

Chambre 32

132

9829  
3-81

# La Vie Canadienne

QUEBEC  
11 juillet 1918

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I  
No 1

RELIGION — POLITIQUE — SCIENCES — ARTS



# LA VIE CANADIENNE

LA VIE CANADIENNE est publiée à Québec et imprimée aux ateliers de la Cie de l'Événement,  
30, rue de la Fabrique ; nom de l'éditeur : J.-E. Barnard.

## SOMMAIRE

Ce que sera notre revue.....	La Direction	Echos et commentaires.....	Le Liseur
Salut à la France.....	P. Ledroit	Les faits de la semaine.....	L. Joinville
Le Tigre dompté.....	XXX	A mon Alma Mater.....	C. E. Rouleau
Toutes les Frances—un seul cœur.....	Adj. Rivard	Une semaine de Guerre.....	A. Gobeil
Un espionnage dans la nuit.....	Jean Sainte Foy	Bon pied, bon œil, et le reste.....	XXX
La semaine liturgique.....	l'abbé J.-A. D'Amours	Hygiène et santé.....	Le Dr Tant Mieux
Nos collaborateurs.....	La Direction	Tribune à nos lecteurs.....	La Direction
Les jeunes filles.....	Jean Lander	Concours et jeux d'esprit.....	Ana Gramme
Pour mesurer l'intelligence.....	XXX		

## Le Bureau du Régistraire

EST FERMÉ

## Au Chateau Frontenac

Pour déménagement

ET SERA ROUVERT

LE

SAMEDI, 13 JUILLET

Au 1er étage de

L'IMMEUBLE DE L'AUDITORIUM

NON  
RUSTABLE  
**D & A**  
CORSET

Ce n'est plus un secret pour personne que les dames les mieux habillées ont pris l'habitude de se corseter avec le "D & A" et, c'est grâce à ce plus parfait des corsets qu'elles sont devenues élégantes même dans leurs toilettes les plus simples.

Demandez-le à votre corsetière.

L'air fait beaucoup la chanson,  
Le corset fait beaucoup la femme.



# La Vie Canadienne

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I

QUEBEC, 11 JUILLET 1918

No 1

## CE QUE SERA NOTRE REVUE



LE Canada, comme tous les pays du monde, a dû vivre d'une vie plus intense, plus rapide, plus compliquée aussi, depuis quatre ans que dure la guerre allemande mondiale.

De nouvelles nécessités, des obligations plus urgentes, des problèmes imprévus sont apparus dans le champ, déjà bien étendu avant la guerre, de nos activités nationales.

La crise mondiale provoquée par la redoutable agression germanique, a eu chez nous ses répercussions, qui ont secoué et ébranlé notre cohésion interne, qui ont mis en plus graves périls notre vie canadienne, qu'une croissance trop rapide avait déjà un peu débilitee. La large trame de notre unité nationale, à laquelle tant d'ouvriers variés travaillent, se trouve aujourd'hui menacée comme jamais, de déchirures peut-être irréparables, sous les efforts trop divergents des divers groupes ethniques, et des deux principaux surtout, dont se compose la population canadienne.

En face de cette situation déjà redoutable aujourd'hui et qui s'annonce également redoutable pour demain, il est du devoir de tous les Canadiens, à quelque origine qu'ils appartiennent, de bien étudier la situation de notre pays, avec les problèmes qui se posent chez nous; il est de leur devoir aussi d'envisager la situation du Canada, dans ses relations avec l'Empire britannique et avec les autres nations.

Dans cet ensemble, il importe au groupe canadien d'origine et de langue française, de religion catholique, de bien étudier et de bien solutionner les problèmes particuliers qui se posent pour lui, afin d'éviter les dangers qui nous menacent particulièrement, afin d'accomplir aussi les devoirs qui nous incombent plus directement.

\* \* \*

Pour que se maintienne vigoureuse, pour que se développe normalement et sainement la vie canadienne, il faut que tous les groupes ethniques du Canada non seulement s'entendent, se comprennent et s'harmonisent, mais il faut qu'il s'unissent dans la justice et la charité.

Si la justice et la charité sont nécessaires pour la

paix et l'ordre entre les nations, dans le monde international, à plus forte raison sont-elles absolument nécessaires au sein d'une nation, dans la vie nationale. Si la guerre est un malheur entre les peuples, à plus forte raison est-elle un malheur entre les partis ou les groupes d'un même pays.

C'est pour travailler au triomphe de la justice et de la charité nécessaires au progrès de la vie canadienne, comme à sa conservation, c'est pour aider, par l'exposition, la diffusion et la défense de la vérité à la solution des graves problèmes qui se posent devant nous, en ces jours tragiques, c'est pour travailler à maintenir la vie canadienne dans les traditions de son passé plein de gloire et d'espérances, qu'il a paru bon et même nécessaire à plusieurs patriotes canadiens-français d'entreprendre la publication de la *Vie Canadienne*, une nouvelle revue consacrée à cette noble fin.

\* \* \*

Nous sommes entrés dans un passage dangereux de notre vie nationale, et il nous faut bien continuer de le traverser. Pour ne pas y faire naufrage, il faut bien connaître à la fois les principes et les faits, la théorie et la pratique: il nous faut être, en même temps, et très idéalistes et très réalistes. Nous avons tous conscience que nous sommes en danger et nous savons que nous devons tous apporter notre bon effort, aussi généreux et vigoureux que bien ordonné, pour sauver la barque précieuse et encore solide, grâce à Dieu, qui porte notre vie canadienne. Quand nous parlons de vie canadienne, disons-le sans tarder. nous l'entendons dans son sens le plus large, le plus général, qui n'exclut pas mais qui renferme le sens particulier que nous lui donnons quelquefois. Ici, comme ailleurs, le particulier doit participer du général et celui-ci doit sauvegarder celui-là. Il ne faut pas qu'il y ait lutte entre eux, car c'est une leçon de grande politique que celle donnée par le bon et fin Lafontaine, après le sage consul romain, dans sa fable "*Les Membres et l'Estomac*."

\* \* \*

Pour répondre à des besoins anciens et nouveaux à la fois, pour avoir en même temps le sérieux d'une

revue et l'information suffisamment abondante du journal, pour ne nuire ni aux revues déjà publiées où à publier, ni aux journaux existants, la *Vie Canadienne* ne sera ni la grave revue mensuelle ni le journal quotidien trop éphémère; elle sera la revue hebdomadaire canadienne, qui n'existait pas encore chez nous.

De la revue, elle aura le format facile à conserver, pour consultations et références, après une première lecture; elle aura surtout les articles parfois plus étendus et plus élaborés, sans ostraciser, bien au contraire, les articles plus légers et plus courts. Du journal elle aura, avec la périodicité hebdomadaire qui permet de donner sans retard trop appréciable la revue des événements intérieurs et extérieurs, l'allure un peu plus libre pour l'exposition et aussi pour la défense de ses idées. Du journal elle aura aussi la variété de tons et de sujets, qui n'hésitera à passer "du grave au doux, du plaisant au sévère". Cette variété s'étendra à toutes les questions qui intéressent la vie canadienne, jusque et y compris les questions politiques. Nous ne nous confinerons ni ne nous absorberons dans les questions politiques, mais celles-ci occupent une telle place dans notre vie nationale qu'il faut bien que tout patriote s'en occupe et s'en forme une idée exacte. C'est un terrain brûlant, mais il est possible d'y marcher de sang froid, et il faut bien savoir le faire, pour voir clair dans le présent et prévoir sagement l'avenir.

\* \* \*

Plus d'un lecteur va nous poser immédiatement la question? "A quel parti adhérez-vous? Serez-vous conservateurs, libéraux, unionistes ou même nationalistes?"

N'ayez crainte, cher lecteur, nous ne serons pas un organe de parti. Non pas que nous méprisions les organes de partis. Puisqu'il y a des partis, et qu'il est presque impossible qu'il n'y en ait pas dans le régime parlementaire, il faut bien que ces partis aient leurs organes, il est même heureux qu'ils les aient. Seulement, comme il ne faut pas demander à un honnête avocat de plaider contre son client, pour son adversaire, il ne faut pas non plus demander à un journal organe de parti, de parler contre son parti, pour ses adversaires.

Mais tout le monde n'est pas obligé de faire partie de l'honorable corporation des avocats, et tous les journaux ne sont pas obligés d'être organes de l'un ou de l'autre parti.

En dehors de la lutte des partis, il y a place pour d'autres activités et pour d'autres luttes, même sur le terrain où sont engagés les partis: Il peut être bon pour les partis eux-mêmes, et il est certainement bon pour la patrie, que toutes les questions d'ordre public et politique ne soient pas aux mains des partis, que des organes impartiaux sachent soutenir les bons projets et s'opposer aux mauvais, de quelque côté que viennent ceux-ci.

Voici, d'ailleurs, ce que nous pouvons appeler notre profession de foi.

\* \* \*

Avant tout, la *Vie Canadienne* sera, pour employer une expression qui a besoin d'être entendu dans son vrai sens, du parti de Dieu, du parti de la vérité, du parti de l'ordre, de la justice et du droit, du parti aussi de la charité. Ces vertus, c'est -à-dire ces forces, ne sont pas nécessaires seulement dans la vie privée, elles sont nécessaires aussi dans la vie publique.

Bien qu'elle embrasse un ensemble de questions qui ne sont pas toutes religieuses et qu'elle ait pour objet de promouvoir les intérêts d'un pays qui n'est pas en majorité catholique, notre revue sera catholique, franchement, ouvertement, toujours, avec tout ce que cette profession de foi religieuse comporte et implique. La *Vie Canadienne* sera catholique, non seulement parce que ses directeurs et principaux collaborateurs sont des catholiques qui respectent leur foi et n'en rougissent pas, non seulement parce qu'elle s'adresse à des lecteurs en grande majorité catholiques et qu'elle est publiée en langue française, dans la province la plus catholique du Canada, mais aussi et surtout parce que ses directeurs estiment et sont profondément persuadés que les principes catholiques, que la religion catholique entendue et pratiquée sagement et sûrement, telle que l'Eglise la propose et la maintient en vigueur, est un élément bienfaisant, nécessaire même, à la prospérité et à la sécurité de la vie canadienne prise dans son sens le plus large. Pour la solution des problèmes les plus vitaux qui se posent impérieusement devant l'activité de notre pays, il n'est pas seulement utile, il est nécessaire que le catholicisme exerce toute son action, apporte toutes ses lumières et toutes ses vertus.

Par ailleurs, au simple point de vue harmonie et prudente tactique entre les diverses croyances et les divers groupes ethniques qui entrent dans la composition de la population canadienne, il importe au bien et à la tranquillité de ce pays que nos concitoyens d'autres croyances religieuses sachent ce que nous pensons et professons comme catholiques, sachent que nous n'avons rien à leur dissimuler de nos convictions religieuses, de nos principes et de nos doctrines catholiques, pas plus que nous n'avons rien à dissimuler des aspirations nationales particulières, que nous conservons et entretenons pour en faire profiter toute la patrie canadienne.

\* \* \*

Nous ne surprendrons non plus personne, si nous disons, dès à présent, que la *Vie Canadienne* aspire aux plus grands et aux plus beaux progrès pour notre pays, dans le respect de toutes nos plus sûres et plus bienfaisantes traditions. Traditions de fidélité à notre foi,

à notre Eglise, à nous-mêmes; traditions aussi de fidélité indiscutée à notre allégeance britannique. Ce sont ces traditions qui donnent à notre vie nationale son unité, sa force, sa beauté, qui mettent en belle harmonie notre passé, si beau et si grand par plus d'un côté, notre présent, qui couvre un si vaste champ d'action, et qui a pris, pour sauvegarder notre avenir, une place glorieuse et efficace, dans le grand conflit de la barbarie allemande contre la civilisation dont nous vivons.

La vie canadienne en effet, ce n'est pas seulement la vie du présent, c'est la vie du passé et la vie de l'avenir; ce n'est pas seulement la vie publique et politique, c'est la vie privée et la vie familiale, c'est la vie économique et industrielle, c'est la vie intellectuelle et religieuse. A un autre point de vue, la vie canadienne, ce n'est pas seulement la vie d'une province ou d'une race, c'est la vie harmonieuse et normale de toutes les races et de toutes les provinces, dont se compose la patrie canadienne. Et cette vie canadienne n'est pas repliée sur elle-même, bien que son action s'exerce principalement dans le champ canadien. Il est des relations qui sont pour elles naturelles, organiques, non seulement avec l'Angleterre notre métropole à laquelle nous sommes fiers et heureux d'être unis, mais avec la France, la première mère-patrie, toujours aimée, d'une partie notable de notre population, mais avec Rome, dont tous les catholiques écoutent la voix vénérée, à quelque race et à quelque nation qu'ils appartiennent, mais aussi avec nos puissants voisins, auxquels nous associons non seulement une juxtaposition territoriale étendue, mais des origines, une langue, une civilisation et des intérêts en partie identiques.

C'est dire que la *Vie Canadienne* s'intéressera, avec une particulière attention et aux frères Acadiens, et aux frères Franco-Américains.

\*.\*

Dans les articles de nos rédacteurs et de nos correspondants—nous aurons des correspondants à Rome, en Angleterre, en France et aux États-Unis—nous aurons à intéresser nos lecteurs aux faits, aux aspirations et aux idées de ce vaste champ d'action.

Les catholiques trouveront en outre dans nos pages une petite "semaine liturgique" qui les tiendra en contact avec la vie intime de l'église et avec sa prière publique officielle. Pas besoin de dire que dans la nomenclature des faits de la semaine, les événements religieux du monde catholique auront leur bonne place. Chaque semaine aussi leur donnera un résumé des opérations militaires de la grande guerre, dont les péripéties ne pourraient nous laisser indifférents, même si la nécessité des événements ne nous y avait pas fait entrer.

Des nouvelles et des articles variés ajouteront à l'intérêt de la revue, à laquelle des collaborateurs très distingués du Canada et des pays alliés ont déjà promis et engagé leur concours. Le côté purement

littéraire et même artistique aura chez nous sa part, avec quelques illustrations chaque semaine.

Pour entretenir et même éveiller l'intérêt de tous nos lecteurs aux questions de la vie canadienne sous tous ses aspects, nous leur donnerons chaque semaine une tribune pour exprimer leurs suggestions, leurs observations ou même les questions de leur légitime curiosité, auxquelles nous nous efforcerons de répondre. Cette "tribune de nos lecteurs" avec les "échos et commentaires", où nous signalerons, analyserons et même citerons les articles les plus remarquables de la presse américaine et européenne, que nous aurons lus ou qu'on nous signalera, ne sera pas la partie la moins intéressante de notre revue.

Et maintenant qu'elle a fait un premier exposé, par ses grandes lignes, de son orientation et de son programme, programme qu'elle espère déjà étendre et améliorer avec le temps et le concours de ses amis, la *Vie Canadienne* se promet bien de vivre toujours sans vieillir, de résister aux épreuves et aux orages qui sont le lot obligé de toute vie humaine et nationale, pour le bien de la patrie qu'elle veut servir toujours, pour le bien aussi et le plaisir de tous ses aimables et fidèles lecteurs.

LA DIRECTION.

## A NOS LECTEURS

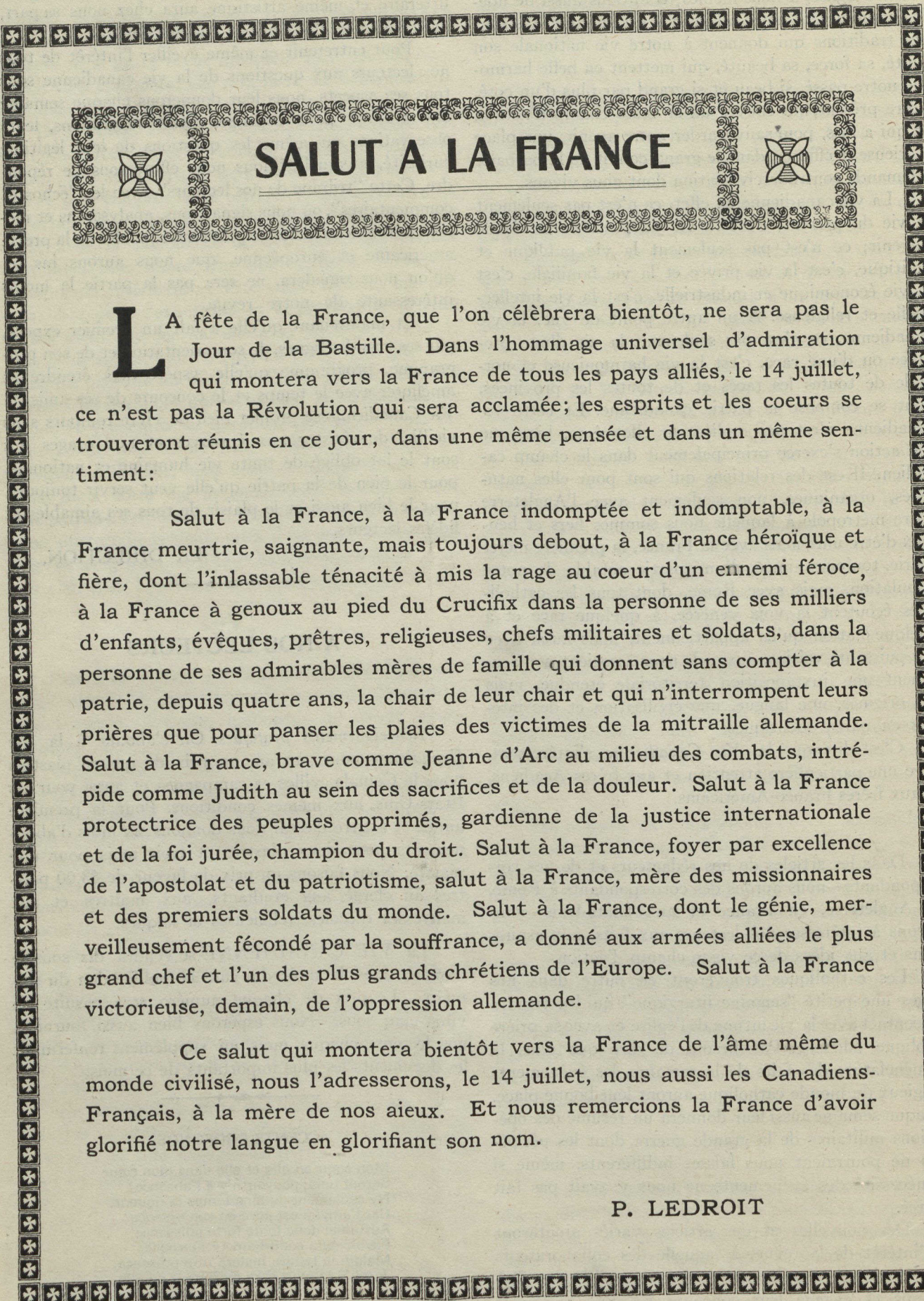

*Renseignements pratiques:* On s'abonne à la *Vie Canadienne* pour un an, au prix de quatre piastres pour le Canada, villes et campagnes, et aussi pour les États-Unis, aux mêmes conditions. Pour la première année et à titre d'essai nous donnons six mois d'abonnements pour deux piastres et trois mois pour une piastre. Nous faisons un prix de faveur, de \$3.00 piastres au clergé, aux étudiants, aux maîtres et aux maîtresses d'écoles, religieuses et laïques.

La *VIE CANADIENNE* se vendra dix sous le numéro dans le mois qui suit la publication du numéro. Le prix de chaque numéro sera ensuite de vingt-cinq sous. Nous espérons bien aussi fournir à nos lecteurs chaque mois un supplément renfermant les documents les plus importants de ce mois.


## ACCENTS PROFONDS

Mon cœur en elle et elle dans mon cœur  
Seront unis; pouvoir n'y a l'absence,  
Ny seulement du long temps la rigueur,  
Car l'amitié est pure en son essence;  
Adviene donc toute forte puissance,  
Fayble sera contre amour éternelle;  
Malgré le temps, malgré rare présence,  
Jusqu'à la mort sera mon cœur en elle.

Maclou de la Haye

## SALUT A LA FRANCE



**L**A fête de la France, que l'on célébrera bientôt, ne sera pas le Jour de la Bastille. Dans l'hommage universel d'admiration qui montera vers la France de tous les pays alliés, le 14 juillet, ce n'est pas la Révolution qui sera acclamée; les esprits et les coeurs se trouveront réunis en ce jour, dans une même pensée et dans un même sentiment:

Salut à la France, à la France indomptée et indomptable, à la France meurtrie, saignante, mais toujours debout, à la France héroïque et fière, dont l'inlassable ténacité a mis la rage au coeur d'un ennemi féroce, à la France à genoux au pied du Crucifix dans la personne de ses milliers d'enfants, évêques, prêtres, religieuses, chefs militaires et soldats, dans la personne de ses admirables mères de famille qui donnent sans compter à la patrie, depuis quatre ans, la chair de leur chair et qui n'interrompent leurs prières que pour panser les plaies des victimes de la mitraille allemande. Salut à la France, brave comme Jeanne d'Arc au milieu des combats, intrépide comme Judith au sein des sacrifices et de la douleur. Salut à la France protectrice des peuples opprimés, gardienne de la justice internationale et de la foi jurée, champion du droit. Salut à la France, foyer par excellence de l'apostolat et du patriotisme, salut à la France, mère des missionnaires et des premiers soldats du monde. Salut à la France, dont le génie, merveilleusement fécondé par la souffrance, a donné aux armées alliées le plus grand chef et l'un des plus grands chrétiens de l'Europe. Salut à la France victorieuse, demain, de l'oppression allemande.

Ce salut qui montera bientôt vers la France de l'âme même du monde civilisé, nous l'adresserons, le 14 juillet, nous aussi les Canadiens-Français, à la mère de nos aïeux. Et nous remercions la France d'avoir glorifié notre langue en glorifiant son nom.

P. LEDROIT

# Le Tigre dompté

LE 21 décembre 1892, un duel parlementaire mémorable causait une commotion violente au Palais Bourbon. Deux des plus brillants joueurs de cette époque mouvementée étaient aux prises : Paul Déroulède et Clémenceau. C'était à propos de la fortune rapide d'un juif allemand que cette querelle avait éclaté. Déroulède ne le cédait qu'à Drumont pour la passion anti sémite et accusait le Tigre d'avoir vendu son influence aux ennemis de la France. Avec ce feu et cette verve qui ont popularisé sa prose et ses vers, Déroulède, après avoir amoncelé les accusations contre le protecteur des étrangers à Paris, le désignait et le nommait dans la péroraison suivante :

"Or, ce complaisant, ce dévoué, cet infatigable intermédiaire si actif et si dangereux, vous le connaissez tous, son nom est sur toutes vos lèvres, mais pas un de vous, pourtant, ne le nommerait; car il est trois choses en lui que vous redoutez: son épée, son pistolet, sa langue. Eh bien, moi, je brave les trois et je le nomme, c'est M. Clémenceau !"

Clémenceau, absolument maître de lui malgré la virulence de l'assaut qu'on venait de lui livrer, répondit habilement, point par point, et de façon plausible, à son rude adversaire; puis, abordant la suprême insulte que Déroulède lui avait lancée, en affirmant qu'il était au service des ennemis de sa patrie, il s'écria:

"J'ai répondu sur tous les autres points avec autant de calme et de sang froid qu'il m'a été possible. A cette dernière accusation, il n'y a qu'une réponse à faire: M. Paul Déroulède, vous en avez menti!"

Nous avons cru bon d'exhumer cette poussière oratoire des vieux journaux où elle gît afin de la faire servir à la présentation d'un homme qui, en 1892 était l'homme politique le plus redouté en France et que les événements ont placé depuis, à cette heure critique, à la tête du gouvernement de sa glorieuse et militante patrie.

Georges Clémenceau est né en 1841. Il a donc

soixante dix-sept ans revolus, et c'est sur lui que pèse le poids de l'administration des affaires politiques du peuple le plus intelligent du monde entier. C'est dire assez quelle est sa valeur intellectuelle. Mais jusqu'en ces derniers temps, Clémenceau est resté le Tigre dénoncé si dramatiquement par Déroulède, comme le destructeur de toute autorité, le briseur des choses, des gens, et surtout des ministères. Car Clémenceau est surtout célèbre pour le nombre de premiers ministres qu'il a battus dans ses terribles querelles parlementaires.

On peut dire que sa carrière a été faite des ruines amoncelées sur son passage. Est-il besoin de rappeler aussi que Clémenceau fut un ennemi acharné, perfide, haineux de l'Eglise et de la religion!

Un philosophe a dit cette parole profonde: "L'homme s'agite, et Dieu le mène". Eh bien, à quelle fin la Providence a-t-elle voulu amener ce célèbre politicien qui a vécu si fébrilement et dont l'action a été si violente et jusqu'ici si peu bienfaisante! Clémenceau, premier ministre d'un grand pays en guerre, contredit toute sa vie de destruction en se faisant, devant le péril suprême, le champion énergique de l'ordre, le défenseur de l'autorité militaire, voire le chef de ceux qui croient en une justice immanente qui protège la France.

On raconte que lorsque Clémenceau est allé annoncer au général Foch que le gouverne-

ment lui confiait la charge de généralissime des armées française, le grand chef militaire lui dit: "Mais je suis catholique, je vais à confesse, j'ai un frère jésuite!" Ce à quoi Clémenceau répondit: "Qu'est-ce que cela me fait!" Il n'aurait pas été si tolérant il y a cinq ans.

Le retour magnifique de Clémenceau à des idées d'ordre est trop plein d'espairs patriotiques pour que nous insistions beaucoup sur ses fautes passées que nous préférons attribuer à l'influence d'une ambiance anticatholique plutôt qu'à une perversion véritable d'un esprit si brillant et si puissant, Mais la leçon qui



Le Tigre tel que Sem le voit

se dégage de ce changement d'attitude, qui nous prédit un changement d'opinion désirable, vient à propos, en ces temps d'exploitation démocratique à outrance, pour faire entendre et comprendre à tous les intéressés qu'il est deux choses que le bon citoyen devrait toujours respecter : la religion et l'autorité.

Nous aimons à penser que Clémenceau, dans son amour patriotique, eux viendra bientôt à prier, comme

il en est venu à tolérer la foi et la prière chez les autres. Bien d'autres impies ont reconnu Dieu avant de finir. Il fera comme eux, et le plus tôt sera le mieux. Le patriotisme le ramenera à la foi, comme la foi ramène toujours à l'amour de la patrie. Car, en somme, si l'on supprime l'idée de Dieu, que reste-t-il de l'idée de la patrie !



## " Toutes les Frances — un seul cœur "



L'UNION des Français devant l'envahisseur a fait l'admiration du monde. On avait longtemps pensé que la France, déchirée par des luttes intérieures, divisée par les partis contraires, serait incapable d'opposer à ses ennemis un front uni et compact, et même que, s'il survenait un conflit, la révolution ne tarderait pas à éclater à Paris. Mais voilà que l'assaut brutal, au lieu de favoriser les troubles, d'accentuer les dissensions, et d'allumer, comme on le craignait, la guerre civile, a créé tout d'un coup, du matin au soir, l'entente des esprits pour organiser la résistance, l'union des volontés tendues vers un même but : la victoire du droit contre la force.

Ce qui est plus admirable encore, c'est la continuation de cet effort et le maintien de cette union. Depuis quatre ans, il n'y a, dressée devant l'ennemi, sur tous les fronts de la bataille, et à toutes les phases du gigantesque duel, qu'une France, la France tout court. Dans la lutte de la civilisation contre la barbarie, il appartenait à la première nation du monde de donner ce reconfortant spectacle de l'union sacrée; elle le donnera demain encore, et jusqu'à la victoire, et, souhaitons-le, par-delà. Confiants en la divine Providence, nous pouvons espérer qu'après la guerre, une entente féconde en conséquences heureuses subsistera dans la justice et dans l'ordre d'une paix bien-faisante.

\* \* \*

C'est ce que notre ami Gustave Zidler, le poète français-canadien, le poète des *Deux Frances*, a chanté dans un beau poème dramatique, représenté pour la première fois à Versailles, le 26 mai dernier, et qui a pour titre ces mots : *Toutes les Frances, un seul cœur*.

Le poète met en scène quatre personnages : Mme Lise, infirmière, qui n'est autre que la comtesse de Grasset de Courneuve, dont le mari et les trois fils sont morts à la guerre, et qui a fait de son château une ambulance; Pistolet, un soldat blessé, et décoré; Louiset, un jeune paysan; et la grande ombre du général Hoche.

Pistolet, grogne, d'abord parce qu'on l'a décoré...

*"...C'est pas juste ! Moi pourquoi l'on me distingue, Et pas tous les copains, tous les porteurs de flingue ?..."*

Et le voilà qui raconte, dans un morceau d'une vigoureuse et rude beauté, la Marne.. l'Yser... Verdun...

*"Et pour ça donc, à tous mes frères en vaillance, Aux vieux brisquards, vivants ou morts, remparts des Je demande qu'on donne, avec toutes les croix, [ droits Une citation à l'ordre de la France !"*

A ce vœu du soldat, l'infirmière applaudit, mais elle croit que toute la France,

*"Meurtrie et pourtant ferme, ardente et résolue,"*

a droit à cet honneur suprême, ce qui ne plait pas au grognard; il distingue et veut qu'on loue "la France poilue", mais "pas celle de l'arrière".

Et voilà le dialogue bien engagé.

"Il n'est pas deux Frances", soutient Mme Lise; et à son tour elle dit ce que fait la France de l'arrière, ses labeurs, ses souffrances, ses sacrifices, son amour et sa prière... Tout cela,

*"C'est de la France encore qui se bat..."*

Pistolet est ébranlé, mais il continue de penser que

*"Cela chauffe un peu plus, tout de même, là-bas !"*

Survient le jeune Louiset. Et ce fils de paysan chante si bien la terre, saine et prospère, et les semeurs de froment qui a leur manière "battent les Allemands", que le Front est bien près de se réconcilier avec l'Arrière !

Cependant, Pistolet garde encore un doute; pour le lui ôter, il lui faudrait le témoignage de quelque "grand Bonhomme du Grand Passé", qui se dresserait, et qui lui dirait : "Tu peux croire..."

Alors, dans le crépuscule, où viennent flotter les notes d'un *Sambre-et-Meuse* lointain, l'ombre de Hoche apparaît : "Tu peux croire !"

Et, quand Hoche a dit sa foi dans la France des Frances, Pistolet ne peut que répéter :

*"Je vous crois, Général ! Sans rouspétance aucune, Je vous crois ! Tous ces tas de France n'en font qu'une."*



Mais alors une nouvelle inquiétude lui vient : que sera la *France de demain* ?

Sur ce doute nouveau, la comtesse de Grasset verse son espoir et sa confiance dans l'union des cœurs mieux éclairés.

Tout le poème est beau de fond et de forme, alerte et plein de vie, juste et vrai. Mais, à côté des dialogues plus familiers et des vives réparties, il faut signaler les six morceaux, dignes d'être cités dans les meilleures anthologies, que forment l'éloge des poilus par Pristolet, le plaidoyer de Mme Lise pour les combattants de l'arrière, le discours où Louis et revendique pour l'homme de la terre l'honneur de servir aussi sa patrie, les strophes vibrantes du général Hoche, et les prophétiques couplets de la fin.

Cette pièce est plus qu'un beau poème; c'est une bonne œuvre, du patriotisme le plus haut et le mieux éclairé.

Gustave Zidler n'a oublié qu'une chose : parmi ceux qui, à l'arrière, font leur devoir, combattent aussi l'Allemand, et ont part à l'honneur qui rejaillit sur toute la France, il n'a pas mentionné les écrivains, les poètes, qui, comme lui, ont voulu dès le début des hostilités prendre du service, mais dont les offres n'ont pu être acceptés, et qui depuis se dépensent et emploient leurs talents à relever le moral du peuple, à former le caractère viril des jeunes gens, à favoriser les œuvres de toutes sortes que la guerre a rendus nécessaires, à répandre dans le monde la défense de l'idée catholique et française, et à préparer l'avenir.... Ceux-là aussi, c'est "de la France qui se bat". Honneur à eux, comme aux autres ! Gloire à la France, "honneur du monde" !

ADJUTOR RIVARD.



## Un espionnage dans la nuit

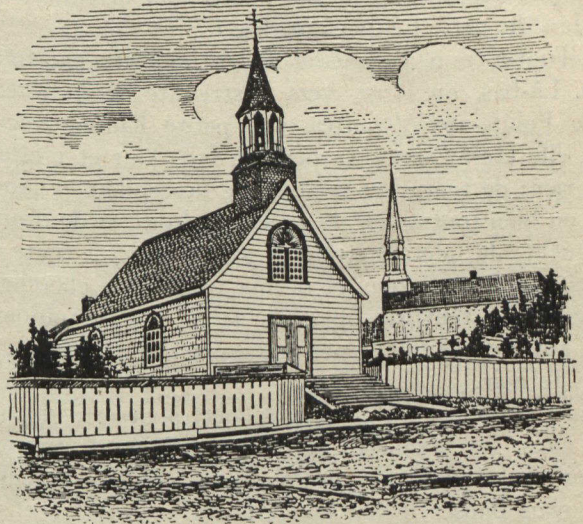


Les conservateurs des vieilles choses du passé sont toujours ravis de découvrir, blotti dans les rochers des bouches saguenayennes, ce village d'estampe antique qu'est le vieux bourg de Tadoussac. La sensibilité des curieux bénéficie des circonstances anciennes ou récentes qui ont permis à ce vieux village d'échapper aux avatars normaux qu'ont subis sous le fouet du Progrès ses semblables, les villages égrenés sur les deux rives du fleuve, tout le long de la côte... Depuis quelques années toutefois l'inévitable est venu pour Tadoussac aussi, et le temps, de ses doigts impitoyables, en modifiant la physionomie des êtres et des choses, a changé quelque peu le visage du vieux bourg saguenayen. L'ensemble charmant du village composé par le Temps, le Hasard et la Nature n'a pas été cependant complètement soustrait à l'action du Progrès et du Tourisme, l'un étant venu lui apporter ses restaurations outrageantes; l'autre, son modernisme. L'amour du luxe moderne a fait construire un hôtel très laid de style et la manie du bibelot, ou si l'on veut le Démon du Musée a forcé les vandales de la Nature à conserver la vieille petite chapelle des Sauvages, vénérable relique d'un passé déjà long de trois siècles...

Mais ni le Progrès ni le Tourisme n'ont encore pu trouver moyen d'éclairer Tadoussac, les soirs où la lune, boudant derrière les nuages, refuse ses rayons à la Terre.

Le soir du 26 juillet, 1915, était un soir sans lune et sans étoile, et, dans toute l'étendue du village, il faisait noir comme dans une tombe. J'avais passé, ce soir-là, quelques heures dans une famille du village

et vers onze heures je retournais à ma pension située à l'Anse-à-l'Eau. Je cheminai au petit bonheur de la route et, à chaque instant, je me rendais compte non sans quelque terreur de l'épaisseur anormale de



"Les Vandales de la Nature ont conservé la vieille petite chapelle des sauvages, vénérable relique d'un passé déjà long de trois siècles..."

cette nuit. Je ne pouvais apercevoir la moindre lueur pour me guider, si grands que j'écarquillasse les yeux.

Rien ne me paraît plus horrible que l'angoisse de ne pouvoir percer du regard les ténèbres; pour moi, je préfère renoncer à la lutte et clore les paupières. Et c'est ainsi que je marchais.

Au bas de la falaise, dans ce silence infini, j'entendais le sourd clapotement de l'eau du Saguenay qui rencontre, ici, celle du fleuve... J'eus alors une

suave vision du lointain passé. D'ici sont partis pour les mystérieux rivages de la Baie d'Hudson ces sublimes et éternels voyageurs-missionnaires: Dablon, Albanel, DeQuen, et tant d'autres dont la petite baie invisible pourrait raconter la sublime odyssée; ici se sont confondus les marchands basques avides de gains, les traiteurs aventureux, les chasseurs infatigables, les sauvages de contrées inconnues, depuis les Micmacs du Golfe, les Montagnais et les Papinachois du Nord jusqu'aux Abenakis de l'extrême-sud; ici fut le premier poste du Canada, le plus riche, le plus fréquenté, le débouché naturel d'un vaste pays de chasse et de pêche, le premier port où pouvaient ancrer tous les vaisseaux d'Europe; ici, enfin, a rayonné pendant plus de deux siècles la grande œuvre civilisatrice de nos aïeux... Tadoussac, Hochelaga, Stadacona! trois grands noms dans notre histoire... Les deux dernières bourgades sont devenues les deux plus grandes villes du Canada. Seul, Tadoussac est resté à peu de chose près ce qu'il était; un pauvre village avec tout autour des précipices et des montagnes et de lourds rochers si noirs, si noirs...

Un faux pas me fit trébucher et je cherchai à m'orienter. J'étais alors à la hauteur de la petite église protestante construite par les touristes américains à mi-chemin entre le village et le quai de l'Anse-à-l'Eau. Le jour, j'aurais joui ici d'une vue splendide qu'aurait borné seule la ligne bleue des montagnes tourmentées de Charlevoix; cette nuit, c'est à peine si je pouvais apercevoir à côté de moi la silhouette sombre du petit temple américain.

Tout-à-coup, je poussai malgré moi une exclamation. Là-bas, au large, vers l'extrémité de la légendaire Pointe-aux-Alouettes, une petite flamme vacillait; elle était comme suspendue dans l'air et n'éclairait rien; de temps en temps, elle descendait et montait ou bien tournoyait de gauche à droite et de droite à gauche. Je m'étais arrêté et j'observais; de toute la puissance de mes yeux et de ma volonté, je cherchais à percer les ténèbres opaques. Je ne voyais toujours rien autre chose que la petite flamme claire zigzaguant dans le noir.

Je savais la Pointe-aux-Alouettes déserte depuis des mois; les premières maisons de Sainte-Catherine étaient à deux milles de la Pointe au-dessus de laquelle je voyais danser le feu mystérieux...

Cette Pointe-aux-Alouettes, quelques jours auparavant, j'y avais fait un pieux pèlerinage; au pied de l'énorme roche qui marque la limite de sa pointe extrême, j'avais pris un plaisir sans mélange à lire dans sa langue archaïque et si simple la relation que fait Samuel de Champlain de l'historique Pointe Saint-Mathieu et le récit de la touchante et amusante entrevue qu'il eut avec les chefs indiens de toute la région précisément à l'extrémité de cette pointe qui devrait remplir une plus large place dans l'histoire canadienne et, plus particulièrement, dans l'histoire de nos traités... Car c'est là que fut passé le premier

traité de paix entre blancs et sauvages en cette terre d'Amérique.

"Le 24 may, nous vîmes mouiller à l'anscre de vans Tadoussac et le 26 nous entrâmes dans le dict port. Il y a deux poinctes, l'une du costé de l'Ouest contenans une lieue en mer qui s'appelle la poincte de Saint-Mathieu ou autrement aux Alouettes..."

Et, c'est, en effet, sur la "dicte poincte" qu'en 1603, Champlain et Pontgravé allèrent à la rencontre d'un parti de sauvages qui était cabané là; ils y furent reçus très cordialement par leur chef Adanabijou qui prononça à cette occasion un long discours; puis, on signa le premier traité de paix en Canada et il y eut ensuite "tabagie", c'est-à-dire festin pendant toute la nuit....

Mais la petite flamme dansait toujours dans la nuit de plus en plus profonde du fleuve... Sans transition, ma pensée se reporta à un siècle en arrière de celui que je venais d'évoquer, au siècle des feux-follets et des loups-garous...

"Il y a un moyen bien simple, pensai-je, en me basant sur la tradition, de me soustraire aux espiègles tragiques des feux-follets les plus malintentionnés: c'est de mettre en croix deux objets quelconques que le feu-follet, un mauvais chrétien, s'il veut approcher de nous, ne peut franchir."

Mais la Pointe-aux-Alouettes est loin de Tadoussac; il y a toute la baie de Sainte-Catherine à franchir et l'embouchure du Saguenay. Je préférerais finir le chemin qui me menait à ma pension le temps que m'aurait demandé le primitif exorcisme que me conseillait la science du Folklore canadien.

Je n'en perdis pas moins encore cinq longues minutes, planté comme une borne au milieu du chemin, à fixer mes yeux démesurément ouverts dans l'obscurité... Là-bas, au large, vers l'extrémité de la légendaire Pointe-aux-Alouettes la petite flamme vacillait; elle était comme suspendue dans l'air et n'éclairait rien...

Était-ce la pure âme du bon père LaBrosse qui a habité longtemps ces lieux, dont il a évangélisé toutes les primitives populations et dont, le 24 avril 1762, la petite cloche trois fois séculaire de la vieille petite chapelle des Sauvages de ce pays annonçait si mystérieusement le dernier soupir; venait-elle bénir, une dernière fois, le théâtre de son héroïque apostolat?

Était-ce l'âme méchante des terribles Iroquois qui envahirent, un jour, cette région et réduisirent tout en cendres excepté la vieille petite chapelle qui était alors en pierre et dont ils ne purent venir à bout? Du bout de la Pointe-aux-Alouettes, venaient-ils, ces féroces ennemis de nos pères, me demander une prière?

Serait-ce l'âme en peine du traître et renégat Jacques Michel que les Kerks, en 1728, vinrent enterrer dans ce pays avec grande pompe, ou bien celle des sauvages amis des Français qui déterrèrent le cadavre du traître et le coupèrent en morceaux après l'avoir suspendu à un arbre? Venaient-ils peut-être, ce soir,

me faire savoir qu'ils regrettaient leur barbarie inutile et demander pardon pour l'âme du renégat?

Était-ce l'âme du serrurier normand Jean Duval qui, en 1608, était à Tadoussac victime de la première exécution capitale au Canada? Venait-elle demander pardon pour avoir, un jour de révolte, voulu assassiner le fondateur de Québec?

Était-ce enfin, l'âme de tous les vieux sauvages Hurons, Montagnais, Micmacs, Papinachois, Abenakis, tous habitants du "Royaume du Saguenay"



"Était-ce la pure âme du bon Père LaBrosse qui a habité longtemps ces lieux dont il a évangélisé toutes les primitives populations?..."

qui venaient, ce soir, faire encore une fois "tabagie" en célébrant par une danse aérienne, le 300e anniversaire de leur premier traité de paix avec l'Homme Blanc venu d'Europe?"...

Au souvenir de tous ces morts, de toutes ces tragédies et de toutes ces vieilles légendes, auxquelles s'attache l'effroi d'un passé déjà si loin, et dans cette obscurité terrifiante et macabre, une sorte de terreur chassa soudain mon intelligence je ne sais où. La fugitive apparaissait, mais anxieuse et frissonnante...

Elle me fit croire à un pays hanté. Je crus, un instant aux feux-follets, aux lutins, aux revenants, aux loups-garous. J'eus la perception que mon trouble augmentait de seconde en seconde; je me sentis anormal en face de ce silence, de cette obscurité et de cette lumière falote, là-bas; j'eus peur, et ma peur me sembla cent fois plus terrible que l'épouvante la plus irraisonnée que je me rappelle avoir éprouvée dans mon enfance. Il y avait dans ma tête comme un grand trou noir et des ombres dansaient là-dedans qui, me semblait-il, ne seraient jamais plus des pensées d'homme. C'était là surtout, je l'avoue, une sensation physique plutôt que le résultat d'un discernement de l'esprit. J'avais vraiment la perception nerveuse, organique pour ainsi dire, de la détresse de tout mon être et j'en éprouvais une grande souffrance... Je n'osais me mouvoir.

Peu à peu cependant, par un grand effort de tout ce qui me restait de volonté, je fermai les yeux et, tremblant, titubant comme un homme ivre, à tâtons, frémissant au bruit de mes pas sur le sable de la route, je marchai...

J'arrivai à ma pension et montai à ma chambre; j'allumai ma lampe et ses flots de lumière me calmèrent. Je réfléchis longtemps dans la nuit; enfin, je réussis à m'endormir après m'être convaincu que je venais d'être la victime d'une simple hallucination et qu'il n'y avait jamais eu de lumière au bout du Banc des Alouettes...

Quelques jours plus tard, je lisais un journal de Québec et mes yeux tombèrent tout-à-coup sur la dépêche suivante qui venait de Tadoussac et dont voici la substance :

"Il y a quelques jours, des touristes au nombre de quatre sont arrivés ici dans un canot-automobile et se sont tentés sur la grève. Le premier jour, deux d'entre eux sont partis dans la direction de la Pointe-aux-Alouettes pendant que les deux autres restaient sur la grève, en bas des grands bancs de sable du Moulin; et, pendant trois soirs, les habitants du village, intrigués, ont vu ses signaux s'échanger entre la grève du Moulin et l'extrémité de la Pointe-aux-Alouettes. Des deux côtés, on télégraphiait à l'aide de torches qu'on élevait et qu'on abaissait comme font avec leurs petits drapeaux les soldats du "Signal Service". Nous craignons des espions." (Authentique; voir les journaux de Québec du mois d'août, 1915).

Mes feux-follets! m'écriai-je presque joyeux.

Et, en effet, ce que j'avais vu, en cette nuit d'épouvante du 26 juillet, 1915, ce n'était pas la pure âme du bon père LaBrosse ni celle des vieux sauvages ni celle, méchante, du serrurier Jean Duval, ou celle de Jacques-Michel...

C'était le signal brutal de deux espions boches...

JEAN SAINTE-FOY.

## LA SEMAINE LITURGIQUE

### Deux mots d'introduction.

Un des héros et l'une des victimes de la grande guerre, le regretté Joseph Lotte, professeur au Lycée de Coutances, un converti qui fonda et maintint cet intéressant "Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université", écrivait du front, où il devait tomber quelques jours plus tard. "J'ai découvert un paroissien. Je lis les hymnes et les psaumes. Comme c'est bon et nourrissant cette liturgie. On se réveille chaque matin avec un cœur tout neuf."

Les beautés de la liturgie catholique, son charme mystérieux, ont eu, depuis un quart de siècle surtout, une part notable dans le retour à Dieu de bien des âmes d'élite. Il n'y a pas que Huysmans qui ait été amené à la conversion par les beautés de nos prières, de nos rites et de nos chants sacrés. Avant et après lui, beaucoup d'autres ont été émus et attirés par l'attrait de nos prières si belles et si pleines de sens. Nous aurons l'occasion d'en parler. Disons-le cependant, à notre confusion, nous catholiques de toujours, habitant un pays où l'Eglise a bien gardé à ses offices leur caractère de beauté, notre liturgie est un livre fermé, un spectacle incompris, une mine de l'or le plus pur, dont la richesse est méconnue, pour un très grand nombre.

A quoi cela tient-il? Ce n'est pas ici qu'il faut chercher la cause de ce mal. Contentons-nous de travailler modestement à le guérir.

\* \* \*

Sous la rubrique indiquée ici "La Semaine liturgique", nous attirerons donc, chaque semaine, l'attention de nos lecteurs vers la vie intime de l'Eglise parlant à Dieu, la vie intime de nos églises grandes et petites, la vie intime des âmes qui prient et louent Dieu en commun, en union avec les Saints du ciel. Telle est, en effet, la substance de la liturgie, "cet ensemble de symboles, de chants, d'actes, de cérémonies au moyen desquels l'Eglise exprime et manifeste sa religion envers Dieu", pour employer l'expression d'un prince et d'un restaurateur de la liturgie, Dom Guéranger. La liturgie, ajoute l'historien de l'abbé de Solesmes, "est tout à la fois la forme extérieure et visible du culte que l'Eglise rend à Dieu et aussi un enseignement vivant, une prédication souverainement efficace, parlant aux sens, à l'intelligence et au cœur de tous les chrétiens, en même temps qu'il forme le lien social de tout le peuple fidèle. Nulle fraternité, nulle fusion des âmes n'est comparable à celle qui se crée au sein de l'Eglise entre des hommes qui se groupent pour prier ensemble, pour communier ensemble, pour

s'unir dans l'expression commune de leur foi, de leur espérance, de leur charité. Ainsi cette même liturgie qui rend gloire à Dieu et élève l'âme vers lui, fait encore les sociétés chrétiennes et prospères; même malgré les frontières et les rivalités nationales, elle groupe et réunit dans le faisceau la charité, dans la communion d'une même pensée, des âmes qui n'ont, où qu'elles soient, qu'un même Seigneur, un même baptême, une même foi."

La liturgie est une prière et un enseignement; elle est aussi un lien entre les âmes, entre les familles, entre les nations catholiques.

\* \* \*

Rappelons ici les paroles du grand historien des "Origines de la Civilisation", Godfroid Kurth, sur l'efficacité de la liturgie comme enseignement :

"Selon moi, une des grandes causes de l'ignorance religieuse, même la plus grande, c'est l'ignorance liturgique. De toutes les formes que peut revêtir l'enseignement de la religion, la liturgie est la plus efficace parce qu'elle est la plus intéressante, la plus dramatique, la plus conforme aux aspirations du cœur et aux besoins de l'intelligence... Faites vivre les fidèles le plus puissamment possible de la vie liturgique, de la vie liturgique elle-même, c'est là la vraie manière d'enseigner la religion, d'attacher au temple ceux qui le visitent encore et d'y ramener plus tard ceux qui l'ont déserté. C'est par la beauté de la liturgie que l'âme humaine est amenée à comprendre la vérité de la religion."

Au point de vue national comme au point de vue religieux—deux points de vue qui ne peuvent être séparés, bien qu'ils soient distincts—, il importe donc que nous comprenions et que nous goûtions le sens et la beauté de nos offices religieux, des modestes offices de nos paroisses rurales comme des rites plus majestueux de nos cathédrales. Ces offices, avec leurs cérémonies et leurs chants, ont été une lumière et un réconfort pour nos pères; ils sont entrés dans notre vie et dans notre tradition, ils en font partie. Dans nos campagnes, comme dans nos villes, on tient à suivre le calendrier religieux, à avoir une idée des fêtes et des offices de l'Eglise. La vie liturgique catholique fait encore partie, heureusement, de la vie canadienne. Il faut que celle-ci profite de plus en plus de celle-là. Il faut que la vie immortelle, la vie divine de l'Eglise rayonne de plus en plus dans la vie nationale des populations catholiques de notre pays, pour le bien général de toute la nation.

C'est pour aider à l'obtention de cette fin que notre revue aura sa "semaine liturgique" pour le plaisir intellectuel autant que pour l'édification de nos lecteurs.

La semaine liturgique sera la semaine commençant avec le dimanche qui suivra la publication de chacun de nos numéros.

## SEMAINE DU 7 JUILLET

, Ainsi, dans ce mois de juillet consacré particulièrement à honorer le Précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, dont la fête spéciale a eu lieu le premier de ce mois, suivie le lendemain de la fête de la Visitation de la Très Sainte Vierge, notre première "semaine liturgique" sera celle commençant le 7 avec le 7<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte.

En ce septième dimanche l'Eglise fait, cette année, mémoire des SS. Cyrille et Méthode, apôtres des Slaves, et la messe principale chantée est celle de la Solennité du Précieux Sang.

L'*Introit* de la messe du dimanche invite les peuples à louer le Seigneur : "Toutes les nations, frappez des mains; jubilez à Dieu dans des chants d'allégresse. Car le Seigneur est élevé et terrible; il est le grand Roi de toute la terre". Et la collecte, ou première oraison après le *Gloria in Excelsis*, met sur les lèvres du prêtre cette prière de tout le peuple: "O Dieu dont la providence n'est jamais frustrée dans ses desseins, nous vous supplions d'écarter de nous tout ce qui pourrait nuire et de nous accorder tout ce qui peut être salutaire.

La fête du Précieux sang, dont on fait la Solennité en ce jour, fut institué par Pie IX, en 1848, en reconnaissance de la victoire des troupes françaises sur les bandes révolutionnaires qui avaient chassé le Pape de Rome et l'avait forcé à se réfugier à Gaëte. C'est de cette ville de son exil, le 10 août, avant d'aller prendre possession de sa ville de Rome, que Pie IX voulut honorer par l'institution d'une fête solennelle le Sang divin, auquel le monde entier et l'Eglise doivent leur salut.

Et voyez quelle proclamation de notre délivrance chante l'*Introit* de la messe: "Vous nous avez rachetés par votre sang, ô Seigneur, de toute tribu, de tout peuple, de toute nation, et vous avez fait de nous le royaume de notre Dieu. Je chanterai à jamais les miséricordes du Seigneur; de génération en génération ma bouche annoncera votre vérité". La collecte n'est pas moins belle: "Dieu tout puissant et éternel, qui avez fait de votre Fils unique le Rédempteur du monde et avez voulu être apaisé par son sang; nous vous en supplions, accordez-nous de célébrer de telle sorte en nos solennels hommages le prix de notre salut, et d'être si bien défendus en terre par sa vertu contre les maux de la vie présente, que nous puissions au ciel nous réjouir à jamais de son fruit. Par le même Jésus-Christ notre Seigneur."

La mémoire des Saints Cyrille et Méthode, dont la fête fut étendue à toute l'Eglise par Léon XIII, qui voulut composer lui-même en leur honneur, les hymnes propres de leur office, emprunte aux jours présents une particulière actualité. Ces deux saints frères naquirent, en effet, à Salonique, une des villes évangélisées par saint Paul, qui adressa même deux épîtres à ses habitants. Il furent dans la suite les apôtres qui

évangélisèrent les Khazares, les Moraves, les Pannoniens, les Bulgares, les Dalmates, les Carinthiens, les Bohémiens. S. Méthode évangélisa les Polonais, fonda l'évêché de Léopol, pénétra dans la Moscovie et fonda aussi l'évêché de Kiew, aujourd'hui en Ukraine. Avec l'Evangile, les Slaves leurs doivent aussi l'invention de leur alphabet. Dans l'une des hymnes qu'il a composées pour leur office, Léon XIII rappelle aux apôtres des Slaves qu'il est "besoin qu'il gardent à ces peuples les présents qu'ils leur firent autrefois, en leur conservant la pureté de la foi éternelle, de la loi romaine, car, comme elle le fit au commencement, Rome elle-même toujours leur donnera le salut."

Lundi, 8 juillet est la fête de sainte Elizabeth de Portugal, canonisée par le grand Pape Urbain VIII, qui voulut composer lui-même l'office de cette sainte. Voici l'oraison de cet office: "Dieu très clément, qui, entre autres dons excellents, avez doté la bienheureuse reine Elizabeth de la prérogative d'apaiser la fureur belliqueuse, accordez-nous par son intercession, après la paix de la vie présente que nous sollicitons, de parvenir aux joies éternelles."

Mardi, 9 juillet, est un jour de férie, c'est-à-dire un jour où nul saint n'est inscrit du calendrier de notre pays, pour la fête du jour. A Rome, on célèbre en ce jour la fête des Prodiges de la Très Sainte Vierge, instituée par Pie VII en 1796, pour honorer de nombreux miracles accomplis en divers temps par Marie. C'est aussi le jour de la fête de S. Zénon et de ses 10203 compagnons, soldats chrétiens, martyrisés sous Dioclétien.

Mercredi, 10 juillet, fête des SS. Sept Frères, martyrs, fils de Sainte Félicité, martyrisés en l'an 173.

Judi, 11 juillet, fête de S. Pie I, pape et martyr, mort en 155. Il fut le dixième pape. Ses reliques reposent à S. Pierre du Vatican.

Vendredi, 12 juillet. S. Jean Gualbert, fondateur de la Congrégation bénédictine de Vallombreuse, mort en 1073.

Samedi, 13 juillet. S. Anaclet, pape et martyr, deuxième successeur de saint Pierre, qui l'avait ordonné prêtre. S. Anaclet ou Clet, était athénien. Ses reliques reposent à côté de celles du Prince des Apôtres, à S. Pierre du Vatican.

## SEMAINE DU 14 JUILLET

Dimanche, 14 juillet, 8<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte.

Écoutons le majestueux *introit*: "Nous avons reçu, ô Dieu, votre miséricorde au milieu de votre temple; votre louange, ô Dieu, comme votre nom lui-même retentit jusqu'aux extrémités de la terre; votre main droite est pleine de justice."

La collecte est peut-être encore plus belle comme enseignement et comme prière: "Nous vous en supplions, Seigneur, accordez-nous toujours miséricordieusement votre Esprit qui nous fasse penser et agir avec droiture, afin que nous, qui ne pouvons exister sans

vous, nous vivions conformément à votre volonté. Par Jésus-Christ notre Seigneur.”

L’Eglise et ses dévots fidèles font mémoire en ce jour du grand Docteur Séraphique, saint Bonaventure, l’ami de saint Thomas d’Aquin, unissant lui aussi à la plus haute science sacrée une égale ardeur de piété. Né en Italie, entré jeune dans l’Ordre de saint François, dont il écrivit la vie, saint Bonaventure fut lui aussi professeur à l’Université de Paris, ami et commensal du grand roi saint Louis. Il fut supérieur général de l’Ordre franciscain, et le Pape Grégoire X le créa cardinal évêque d’Albano. Il mourut à Lyon en 1274.

Lundi, 16 juillet, Saint Henri II, Empereur, mari de sainte Cunégonde, mort en l’an 1023. Il fut canonisé par le pape Eugène III, disciple et ami de saint Bernard. L’Eglise nous fait demander en ce jour d’éviter, comme saint Henri, les séductions du monde et d’arriver à Dieu par la pureté de nos âmes.

Mardi, 16 juillet, Notre-Dame du Mont-Carmel. Le 16 juillet 1251 la Sainte Vierge apparut à saint Simon Stock, religieux carme anglais, pour lui remettre l’insigne du scapulaire : “Reçois, mon cher fils, lui dit-elle, ce scapulaire de ton ordre comme le signe distinctif et la marque du privilège que j’ai obtenu pour toi et pour les enfants du Carmel; c’est un signe de salut, une sauvegarde dans les périls et le gage d’une paix et d’une protection spéciale jusqu’à la fin des siècles. Celui qui mourra revêtu de cet habit sera préservé des feux éternels.”

Mercredi, 17 juillet, saint Alexis, mort en l’an 409. L’histoire de ce noble romain est bien connue dans tout le peuple chrétien. Son abnégation et sa pureté, ses dix-sept années de pèlerinage et ses dix-sept années de réclusion dans la maison de son père, où il vécut inconnu et mortifié en tout, l’ont rendu populaire non seulement à Rome, où il a son église sur l’Aventin, mais dans toute l’Eglise.

Jeudi, 18 juillet, saint Camille de Lellis, instituteur de la Congrégation des Ministres des infirmes, décédé à Rome, en 1604. Vie extraordinaires et bien intéressante, où les voies miséricordieuses de la Providence sont manifestes. Saint Camille fut un modèle de foi, de constance, d’abrévation et de dévouement pour les pauvres malades. Il personnifie l’une des œuvres les plus admirables de la charité et de la bienfaisance sociale de l’Eglise.

Vendredi, 19 juillet, saint Vincent de Paul, fondateur de la Congrégation de la Mission dite aussi des Lazaristes, et des sœurs de la Charité, mort en 1660. “O Dieu, dit l’Eglise en ce jour, qui avez fortifié de la vertu des Apôtres le bienheureux Vincent pour évangéliser les pauvres et pour sanctifier le clergé, accordez-nous, nous vous en supplions, d’être instruits par les exemples de celui dont nous célébrons les mérites.” S. Vincent fut l’homme de la foi et de la discipline de l’Eglise, l’homme aussi de toutes les œuvres

de la charité, de la charité pour les âmes et de la charité pour les corps.

Samedi, 20 juillet, saint Jérôme Emilien, fondateur de la Congrégation des Clercs réguliers dits *Somasques*, ainsi nommés du lieu où ils furent institués. Traduisons ici la belle oraison de l’Eglise en la fête de ce jour: “O Dieu, père des miséricordes, par les mérites et l’intercession du bienheureux Jérôme que vous avez fait le secours et le père des orphelins, accordez-nous de conserver fidèlement l’esprit de l’adoption en vertu de laquelle nous sommes appelés et nous sommes vos fils. Par Jésus-Christ notre Seigneur.” Encore une vie instructive, que nous voudrions raconter et qui forme un des anneaux précieux de cette chaîne admirable d’héroïsme et de beauté qui encercle tout le cycle liturgique. Oh! nos vies de saints, l’oubli où on les laisse n’est pas seulement un signe de l’affaiblissement de notre foi, il est aussi un signe attristant de l’abaissement de nos intelligences. Il faut y revenir, rien ne peut les remplacer.

L’ABBÉ J.-A. D’AMOURS.

---

## NOS COLLABORATEURS

---

Notre revue tient, sans tarder, à remercier les collaborateurs distingués qui lui donnent ou lui ont promis leur concours. En attendant de pouvoir en donner la liste un peu complète, où nous ferons entrer les noms de nos correspondants de l’extérieur voici quelques-uns des noms, déjà avantageusement connus dans notre monde intellectuel, que notre revue peut inscrire comme ceux de ses actifs collaborateurs:

Sir Adolphe Routhier, juge-en-chef en retraite de la Cour Supérieure et juge de la cour de Vice-Amirauté;

L’honorable Adélar Turgeon, président du Conseil Législatif de la province de Québec;

L’honorable Thomas Chapais, conseiller législatif et professeur d’histoire à l’Université Laval de Québec;

Sir Georges Garneau, membre de la commission du parc des Champs de Bataille et professeur de chimie à l’Université Laval de Québec;

M. Adjutor Rivard, bâtonnier général du barreau de la province de Québec;

Le colonel C. E. Rouleau,

M. l’abbé J. A. D’Amours,

M. l’abbé P. O’Leary,

Henri d’Arles,

M. Ferdinand Roy, C. R.

M. E. Fabre Surveyer, C. R.

M. Antoine Gobeil,

M. P.-G. Roy,

M. Damase Potvin.



## A mon Alma Mater

Le Collège de  
Ste-Anne de la Pocatière



SAINTE-ANNE! Ce vocable est aimé de tous les Canadiens-français, qui connaissent bien la patronne de leur nationalité; mais il est particulièrement doux aux élèves du grand collège classique, qui, à Sainte-Anne de la Pocatière, depuis près d'un siècle, trempe les volontés et les cœurs pour la lutte de la vie. Au lendemain des belles fêtes qui ont marqué l'inauguration d'une nouvelle chapelle, nous avons demandé au colonel C.-E. Rouleau, commandeur de l'ordre militaire de Saint Grégoire le Grand, et l'un des plus anciens élèves de cette institution, de nous écrire une page à l'adresse de son "Alma Mater". Le vieux soldat de Pix IX, toujours alerte en dépit de ses soixante dix-sept printemps, a bien voulu nous envoyer la lettre touchante que voici :

Monsieur le Directeur,

Pour me rendre à votre désir, je me demande comment faire pour passer à travers les flots d'éloquence qui ont inondé le collège de Sainte-Anne les 12 et 13 juin 1918. Parler dans ce moment solennel, il m'aurait fallu déployer une audace extraordinaire et agir suivant le conseil du poète: *Audaces fortuna juvat*; la fortune favorise les audacieux, et je ne le suis pas. Du reste, un militaire sait bien mieux commander que manier la parole et étaler les riches fleurs de la rhétorique. Cependant, comme vieux soldat de l'immortel Pie IX, j'ai pu conserver une qualité acquise pendant mon séjour à Rome; celle du courage d'un véritable zouave pontifical, qui n'a jamais reculé devant les dangers et les obstacles de toutes sortes semés sur sa route. Voilà pourquoi vous me voyez en serrefile des brillants orateurs que j'ai entendus pendant ces deux jours de fête, et tenir le langage d'un vétéran de 1854 en me disant : "Aime Dieu et va ton chemin."

Je me pose la question suivante: Combien ai-je de mère? Ma réponse va causer une certaine surprise au lecteur je n'en doute pas. J'en ai cinq. Ma première mère c'est la reine du ciel; c'est la Vierge proclamée Immaculée par le Souverain Pontife; c'est celle que nous invoquons tous et qui nous conduit par la main à travers les écueils de la mer orageuse de ce bas monde.

Ma deuxième mère, c'est l'Eglise catholique, apostolique et romaine dont le chef est infaillible.

Ma troisième mère, c'est le pays qui m'a vu naître; c'est le sol arrosé des sueurs et du sang de nos illustres aïeux; c'est le Canada que nos pères ont défriché et colonisé et que nos missionnaires ont évangélisé; c'est "le Canada, mon pays, mes amours;" c'est la "Nouvelle Gaule assise au nord du Nouveau Monde."

Ma quatrième mère, c'est celle qui m'a donné le jour; c'est celle qui m'a appris à connaître à servir et à aimer Dieu, à prier la Vierge de Lourdes et à rester toujours catholique et Canadien-français.

Ici, je crois entendre un léger murmure et le reproche que je prévoyais: pourquoi, me dit-on, faites-vous passer votre mère patrie avant votre mère sui-

vant la nature? Si je suis dans l'erreur, vous vous en prendrez à Blanche de Castille, qui plaça une noble devise sur la poitrine de son fils Louis IX, au moment du départ de ce grand saint pour la 7<sup>ième</sup> Croisade; cette devise se lisait comme suit: "Dieu, la France et votre mère."

J'arrive enfin à ma cinquième mère. Le lecteur connaît et devine son nom; c'est la maison bénie qui nous a donné une si cordiale hospitalité pendant ces deux jours à jamais mémorables et sous le toit de laquelle nous avons vécu de si heureuses années; c'est elle qui nous a enseigné à adorer Dieu, à chanter les gloires de la Reine du Ciel, d'abord dans la vieille chapelle du corps central, ensuite dans la deuxième chapelle construite dans l'aile du centre, et enfin au pied de la Madone du Bocage, et à honorer nos bonnes et tendres mères. Notre cinquième mère nous a appris de plus à aimer notre patrie et à obéir aux gouvernants chargés de présider à ses destinées, en gravant dans nos cœurs ce divin précepte: "Omnis potestas a Deo", tout pouvoir vient de Dieu, et en dotant la société d'hommes éminents par la science et la vertu. Vous n'avez qu'à jeter un rapide coup d'œil sur les annales de notre beau Collège et vous rencontrerez des noms célèbres presque à chaque page, tels que des archevêques, des évêques, des centaines et des centaines de prêtres, des lieutenants-gouverneurs, des juges de la Cour Suprême et de la Cour d'Appel, des ministres et des députés fédéraux, des sénateurs, des ministres et des députés provinciaux, des conseillers législatifs, des avocats, des médecins, des notaires, des arpenteurs géomètres, des ingénieurs, des architectes, des négociants, des industriels, des agriculteurs de grande renommée, des journalistes, des littérateurs distingués, des historiens et des soldats du Pape.

Ayant à sa tête des directeurs dévoués comme ceux d'aujourd'hui, le Collège de Sainte-Anne de la Pocatière a devant lui un avenir aussi brillant que son passé. Les générations disparaîtront tour à tour, et mon Alma Mater, portant une auréole de gloire et de grandeur, restera, car elle sera toujours le foyer de la science, de la vertu, et de l'honneur.

C. E. ROULEAU.

# UNE SEMAINE DE GUERRE

LES circonstances sous lesquelles nous re prenons, pour les lecteurs de "LA VIE CANADIENNE" notre chronique hebdomadaire des faits de guerre, sont d'une nature plus encourageante et font renaître l'espoir, sinon d'une paix à brève échéance, tout au moins d'un succès final que l'on peut escompter un tant soit peu, sans être accusé d'un maladroit optimisme.

Plusieurs facteurs principaux sont pour nous une semence d'encouragement. La réalisation de l'unité de commandement des armées alliées commence déjà à porter ses fruits. L'augmentation rapide des effectifs américains sur le front ouest, rapproche de jour en jour la date à laquelle la supériorité numérique abandonnera les Allemands pour passer définitivement aux armées alliées. Nous dépassons l'ennemi dans la lutte aérienne. Enfin la maîtrise de la campagne désastreuse des sous-marins, si menaçante pendant les premières années de la guerre, s'indique pour nous de manière nette et précise, allant de pair avec la construction maritime en Grande Bretagne et aux Etats-Unis qui ajoute rapidement aux moyens de transports non seulement des combattants, mais aussi des munitions et des vivres pour nos armées. L'Allemagne a longtemps caressé l'espoir de réduire à la famine la Grande Bretagne et ses alliés, d'empêcher le ravitaillement des troupes en campagne et de diminuer jusqu'à une quantité infinitésimale le tonnage flottant des nations de l'Entente. Il lui faut déchanter.

En outre les trois offensives allemandes de Mars à Juin, bien qu'elles aient d'abord paru fructueuses et encourageantes pour les empires du Centre au point de vue du gain de positions avantageuses pour une



Guillaume devant la Mer Noire

nouvelle poussée, leur ont coûté si cher en hommes qu'il leur faut à chaque effort plus de temps pour remplir les vides, reformer les unités et refaire de nouvelles lignes stratégiques. De là résulte un retard de plus en plus accentué de ce moment si ardemment désiré et si chaleureusement promis d'une victoire qui encouragera le peuple allemand à de nouveaux sacrifices.

Toutefois, bien que l'Allemagne toute entière, civile comme militaire, soit aux mains de la caste des hobereaux prussiens et que le peuple et le parlement ne comptent pour rien dans la direction des hostilités ni dans les plans du grand état-major, le chancelier à Berlin continue toujours par les efforts de sa diplomatie à soutenir et sustenter le travail des pacifistes chez les belligérants de l'Entente et à exercer sur les pays neutres toute l'influence qui pourrait amener au plus tôt une paix allemande avec tous les avantages de l'état de choses actuel.

Puissamment aidée par les socialistes de l'empire; encouragée par la trahison des anarchistes russes qui lui ont livré leur pays pieds et poings liés, l'Allemagne, pendant les semaines de repos auxquelles la condamnent les hécatombes qui déciment ses armées, continue son offensive pacifique par les négociations



qu'elle essaie d'entamer et qu'elle poursuit avec toute la duplicité que lui suggère sa *kultur* spéciale, inspiratrice de tous ses actes.

Chacun de ses efforts est marqué au coin d'une préoccupation différente en apparence mais unique en ce qui concerne le résultat attendu et espéré. Quand le triomphe militaire paraît être douteux, elle essaie de persuader aux peuples sur lesquelles elle exerce son action qu'elle ne veut ni "annexions ni indemnités". Cela veut dire, dans sa manière d'interpréter les traités et de les déchirer quand il y a lieu, que l'Alsace-Lorraine restera pays d'Empire, qu'on continuera de protéger la Pologne et que la Serbie et la Belgique ne peuvent espérer aucune restauration ni reconstruction.

Mais si cela convient, tout en faisant mine de discuter les principes énoncés par le Président Wilson comme base nécessaire de toute paix possible, le chancelier les appliquant à sa façon, essaie de les faire servir aux desseins ultimes de la caste dominante. Par ses journaux de toute nuance et pour la consommation intérieure, il crie sa détermination de ne rien céder des droits que ses armes lui ont gagnés. Mais à l'extérieur, à Stockholm, à Brest-Livstock, chez les socialistes d'Angleterre et de France, l'Allemagne pousse à la limite extrême, la sinuosité de ses promesses mensongères. D'ailleurs, la guerre qu'elle conduit n'est après tout, que pour la défense de son territoire injustement attaqué. C'est toujours la fable du Loup et de l'Agneau :

*"Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage,  
Dit cet animal plein de rage:  
Tu seras chatié de ta témérité"*

De cette façon elle a conclu avec la Russie une paix dont elle resserre les liens en faisant main basse sur tout ce qui tente sa cupidité et qui, pour l'instant, lui assure le contrôle des matières premières dont elle a un si pressant besoin. Elle force la Roumanie à un traité humiliant qui en fait sa vassale, et la dépouille d'une partie de son territoire. Les Bulgares lui prennent la Dobroudja et la mer; les Magyars le Danube et les Carpathes, les Allemands le pétrole, les céréales et l'indépendance économique politique de ce qui reste de territoire roumain.

Malgré une situation intérieure des plus dangereuses pour son existence nationale, elle force l'Autriche à entreprendre contre l'Italie, une offensive qu'elle espère victorieuse mais qui se termine en une sanglante défaite sur la Piave. Au lieu de descendre en triomphateurs dans la plaine de Venise et de faire payer tribut aux villes florissantes échelonnées entre la Piave et l'Adige: Trévise, Venise, Padoue, Vicence et Vérone, les bataillons autrichiens ont du reculer, repasser la Piave et souffrir des pertes considérables, tant en hommes qu'en matériel de guerre.

Mais pour toujours continuer à donner le change, le chancelier Von Hertling et le ministre des affaires

étrangères Von Kuehimann, comme deux bons augures apparaissent chacun leur tour devant le Reichstag et se contredisant en apparence mais étant d'accord en réalité, annoncent, le dernier qu'il est douteux que la paix soit le résultat d'une victoire décisive; tandis que l'autre, niant les avancés de son collègue assure qu'il a été mal compris et que le triomphe final ne fait aucun doute.

Et pendant cette guerre de paroles et de menées tortueuses les armées en présence sur le front ouest se préparent à une nouvelle offensive. Sur quel point de la ligne de bataille se produira-t-elle, c'est encore le secret de Ludendorff, secret bien scrupuleusement gardé? Les critiques militaires n'en sont qu'aux prévisions. Dans l'ensemble, cependant, on paraît s'ac-



L'Empereur d'Autriche se défend d'avoir écrit des propos de paix.  
(Caricature de Kirby.)

order à diviser le front actuel en trois sections sur lesquelles on croit que l'effort prochain pourra se porter, entre la mer du Nord et Reims. Le premier secteur s'étend du détroit à Arras, et couvre les ports de la Manche, Dunkerke, Calais et Boulogne; par lesquels s'approvisionnent les armées britanniques.

Le second couvre Amiens depuis Arras jusqu'à Montdidier, c'est le point de soudure des armées de France et de la Grande Bretagne; enfin le troisième s'étendant de Montdidier par Soissons jusqu'à Château-Thierry et Reims protège la route vers Paris. Les français sont au sud encadrant une partie du contingent américain évalué à 250,000 hommes et échelonné de Château-Thierry à Villers-Cotterêts, sur l'Oise entre cette rivière et la Marne en arrière de Soissons. Les armées anglaises sont au nord.

Au cours du mois de Juin, notamment le 11 sur la rivière Matz, les troupes françaises ont dessiné des avances locales, couronnées de succès, qui font naître dans l'esprit de quelques-uns l'espoir d'une offensive générale des troupes alliés avant que l'état-major allemand ait décidé entre les ambitions du "kronprinz" et celles du prince Rupert de Bavière, désireux chacun de porter, ce qu'il espère le dernier coup, celui-ci vers les ports anglais, celui-là vers Paris son objectif depuis 1914.

Plus les généraux allemands retarderont leur prochaine poussée et plus les Alliés auront eu de répit soit pour consolider leurs réserves et les amener à pied d'œuvre, soit pour voir s'augmenter rapidement l'armée américaine dont au delà d'un million a déjà débarqué sur le territoire français et un quart de million combat déjà avec les armées de la Grande Bretagne et de la France.

De même tout retard dans l'offensive ennemie permet l'augmentation de la flotte de transports tant dans les chantiers anglais que dans les ports américains. On annonce, ce qui est de tous points merveilleux que le quatre juillet, 114 navires dont 18 de la flotte et 94 bâtiments de commerce ont été mis à la mer des chantiers de construction des Etats-Unis, en tout au delà de 500,000 tonneaux de jauge. Et l'on assure que l'effort va se continuer.

D'ici à la fin de l'année courante on croit qu'il y aura en France au delà de deux millions de soldats des Etats-Unis et que l'on pourra aisément augmenter ce nombre jusqu'à cinq millions si c'est nécessaire.

Il y a donc, comme nous le disions il y a un instant, lieu d'espérer que si d'ici trois mois, l'offensive allemande n'a pas donné ce que son état-major escompte, les armées de l'Entente, supérieures en nombre, avec de grandes facilités de transport, non seulement tiendront en échec mais repousseront les troupes de la Bochie et feront apprécier au Michel allemand ce que veut dire une invasion de son territoire.

Comme immense point d'interrogation, reste l'avenir de la Russie. La Grande Bretagne et la France sont, assure-t-on, en faveur d'une intervention à laquelle contribuerait le Japon prêt à entrer en ligne. Les Etats-Unis hésitent et la décision finale est parait-il entre les mains du président Wilson.

Les semaines qui vont suivre contiendront bien des jours d'anxiété. Nous nous efforcerons de tenir nos lecteurs au courant de la situation générale tout en leur permettant, par des détails aussi complets que possible de suivre la progression des événements tant sur les fronts de bataille que dans les chancelleries.

A. GOBEIL.

Juillet 9 1918.



# POUR MESURER L'INTELLIGENCE

VOULEZ-VOUS vous mettre au courant d'une méthode relativement facile de mesurer l'intelligence de vos enfants, de vos employés, de vos parents, ou de vos amis? Eh bien, voici une méthode fort simple, pourvu que veuille s'y soumettre le sujet qui vous intéresse. Nous l'empruntons à un savant professeur américain, en la modifiant suivant les besoins du beau pays où nous avons le bonheur de vivre.

Prenez, au hasard, dans un dictionnaire, cent mots, en ayant soin de les tirer de pages différentes.

Demandez ensuite à votre "victime" la définition de chacun de ces cent mots, et notez la valeur de ses réponses, en accordant un point pour chaque explication satisfaisante, et un demi point ou un quart de point pour celles qui, sans être parfaites, indiquent, cependant, une idée suffisamment exacte ou une compréhension quelconque de ce que représente le terme proposé. Si le même mot a deux ou plusieurs significations, rendez-vous compte qu'on les connaît toutes, avant d'accorder la note ou la demi note à enregistrer.

Lorsque l'épreuve sera terminée, additionnez les points et les fractions de points mérités par le sujet interrogé. Il vous reste alors à comparer le résultat obtenu avec l'étalon arbitraire fixé par le professeur qui préconise cette méthode, et vous savez si votre enfant, votre ami, ou même votre femme est doué d'une intelligence supérieure, moyenne, ou inférieure. L'étalon de comparaison veut qu'un enfant de huit ans conserve 20 points; un enfant de dix ans, 30 points; un enfant de quinze ans, 40 points; un adulte, 65 points, sur le maximum possible de 100 points.

Ceci est déjà fort intéressant et vaut la peine qu'on en fasse l'essai. Mais il appert que le nombre de points conservés par le sujet peut nous donner une autre indication précieuse: celle du quotient de sa puissance d'expression intelligente; autrement dit, le nombre de points conservés par le sujet soumis à cet examen vous donne une idée approximative de la richesse de son vocabulaire.

Pour trouver ce nombre approximatif du vocabulaire du sujet questionné, il suffit, selon notre arbitre, de multiplier par 180 le somme des points qu'il aura conservés dans cet examen. Ainsi l'enfant précoce qui, à huit ans, peut définir convenablement vingt mots, pris au hasard dans le dictionnaire français ou anglais, est censé posséder un vocabulaire de 3,600 mots; l'homme très instruits qui peut donner 75 bonnes définitions sur 100, a, au service de ses idées, un bagage d'au moins 13,500 mots. N'êtes-vous pas

déjà curieux de savoir si vous-même vous êtes supérieurement ou normalement intelligent? Essayez de le découvrir à l'aide de cet ingénieux stratagème. Mais ne trichez pas au jeu!

Nous donnons, dans le tableau qui accompagne cet article, cent mots pris au hasard dans les 30,000 termes plus particulièrement usités des langues française et anglaise. Nous avons choisi des mots de ces deux langues, parce que, dans le pays que nous habitons, il faut être bilingue, à moins d'être inférieur,

ou, du moins, inférieurement armé pour la vie. On peut se servir de ce tableau pour organiser un examen serré à qui que ce soit. A première vue, la tâche d'expliquer le sens de ces mots peut paraître facile; mais à l'épreuve, l'on s'apercevra bientôt qu'une personne seulement sur dix est capable de répondre d'une façon satisfaisante à 50 pour 100 des questions ainsi faites; les plus forts, soit un sur mille, conserveront une moyenne de 90 points dans un semblable concours; mais, nous ne craignons pas d'affirmer que pas un sujet sur dix milles conservera tous ses points!

Il va sans dire que l'épreuve peut être répétée, chez les même sujets, de semaine en semaine, ou de mois en mois, et qu'on peut suivre de la sorte les progrès constant d'un enfant. Mais qu'on n'oublie pas de changer chaque fois les mots du questionnaire, sans quoi le petit être se paierait bientôt la tête du questionnaire!

JEAN BEAUPRÉ.

*****		*****	
* 1 citron	26 cognac	51 bonfire	76 hysterics
* 2 appel	27 guenon	52 tap	77 mars
* 3 robe	28 chère	53 roar	78 repose
* 4 peau	29 lettres	54 scotch	79 shread
* 5 paille	30 frustrer	55 puddle	80 coinage
* 6 cuivre	31 méduse	56 straw	81 mosaie
* 7 juron	32 philtre	57 laity	82 charter
* 8 hâte	33 lentille	58 rule	83 artless
* 9 lecture	34 hippique	59 haste	84 swaddle
* 10 mante	35 œdème	60 afloat	85 gelatinous
* 11 rate	36 casuiste	61 heath	86 frustate
* 12 prison	37 ignare	62 pork	87 milksop
* 13 sud	38 flouer	63 plumbing	88 drabble
* 14 poli	39 trilogie	64 outward	89 embody
* 15 ferblanc	40 xérés	65 muzzle	90 infuse
* 16 vache	41 ichor	66 civil	91 declivity
* 17 devin	42 humus	67 ramble	92 fen
* 18 gaver	43 zoïle	68 skill	93 bubble
* 19 laitier	44 imputer	69 misuse	94 sapient
* 20 caille	45 Hibernie	70 stove	95 house
* 21 ombilic	46 doubleau	71 regard	96 paleology
* 22 Venus	47 exeat	72 crunch	97 theosophy
* 23 forfait	48 phalaris	73 juggler	98 sudorific
* 24 guitare	49 ragréer	74 snip	99 cameo
* 25 phobie	50 oïdium	75 apish	100 shagreen
*****		*****	



# LES JEUNES FILLES



A PARIS. — ANNA.

ELLE a passé des bras de sa nourrice sur ceux d'une bonne d'enfants; on l'a ensuite confiée aux soins éclairés d'une femme de chambre qui a cédé cette charge à une gouvernante anglaise, laquelle, moyennant salaire, l'a comblée de tendresses et d'instruction. Rien n'a été négligé pour la parfaite éducation d'Anna. Sa mère n'aurait pas voulu qu'à onze ans on la laissât seule avec son maître de piano, et si la gouvernante était absente, elle présidait elle-même à la leçon, et profitait de ce temps pour étudier savamment les poses gracieuses qu'elle prendrait le soir dans le monde; puis, la leçon finie, elle renvoyait sa fille dans sa chambre, et rentrait elle-même dans la sienne, pour y lire ses lettres et terminer sa toilette.

Quant à Anna, son éducation s'est faite, son caractère s'est formé aux bons exemples que lui ont offerts chaque jour sa femme de chambre, sa gouvernante et le cocher de sa mère. Là, elle a appris quelle désunion profonde séparait son père et sa mère, elle les a entendus moquer, bafouer et mépriser; elle a eu des accès d'indignation; mais comme sa gouvernante a pour mission principale de lui enseigner la retenue, elle a concentré en elle-même toutes ses impressions et toutes ses pensées.

Elle a, depuis sa plus petite enfance, la plus étrange idée des choses et des hommes. Elle s'est d'abord demandé quel danger pouvait courir une enfant en prenant ses leçons et ne pouvant éclaircir seule cette question, elle s'est adressée à sa gouvernante qui le lui a expliqué à sa manière; c'est-à-dire en lui racontant son histoire. Anna n'y a rien compris si ce n'est qu'il y avait quelque chose à comprendre et toute son attention s'est dirigée de ce côté-là.

A partir de ce moment elle est devenue curieuse. Elle a fait à sa mère des questions embarrassantes: elle a voulu savoir pourquoi une enfant courait de si grands dangers en compagnie de tels et tels personnages, tandis qu'elle s'apercevait bien que *petite mère* n'en courait aucun.

On lui a alors appris qu'une jeune fille bien élevée ne devait jamais faire aucune question et pour, qu'en effet, elle n'eût plus à en faire, on lui a fait lire *Paul et Virginie*, afin, disait la mère, de fournir un aliment sain à l'imagination de sa fille.

Anna lut et relut ce livre, et le sachant enfin par cœur, elle en demanda un autre.

C'est alors que sa mère lui défendit expressément de toucher à ceux qu'elle lisait elle-même. Anna vit qu'il y avait encore là un nouveau danger que sa mère courait impunément et qu'elle ne pouvait affronter.

A la même époque, on lui interdit de jouer dans le jardin avec son cousin Honoré. Elle le regretta vivement, car celui-ci lui avait promis de lui prêter des livres. Puis s'étant aperçue que sa mère avait caché à son père une visite qu'elle avait faite en ville, chez une de ses amies; que sa gouvernante avait caché à sa mère une promenade qu'elle avait faite avec la femme de chambre et dont on lui avait bien recommandé de ne pas parler, la petite fille pensa qu'elle pouvait bien aussi cacher quelque chose et elle prit un livre chez sa mère, elle le montra à sa gouvernante en lui disant;

— Si vous en parlez, je parlerai des promenades que vous faites sans moi avec la femme de chambre et le cocher.

Sa gouvernante devint sa complice.

Quel livre avait-elle donc dérobé?

Je ne sais. Ce que je puis vous dire, c'est qu'elle aurait bien voulu en parler à son cousin. Mais on lui avait tant reproché une promenade qu'elle avait faite avec lui dans le jardin, qu'elle ne savait comment s'y prendre. Un jour que sa mère était en visite il arriva. Elle lui parla des livres qu'elle avait lus, elle lui en prêta; elle lui dit le chagrin qu'elle avait de n'en pouvoir causer avec lui. Mais Honoré trouva un moyen qui conciliait tout; c'était d'écrire. Anna fut au comble de la joie, il ne lui manquait que d'avoir des lettres à lire pour ressembler à sa mère. Il fut convenu qu'elle trouverait tous les matins une lettre sous l'un des pots de fleurs du jardin et qu'elle y mettrait sa réponse.

A partir de ce moment, on n'eut plus à lui recommander la réserve. Elle prévenait elle-même sa mère quand le maître de musique arrivait et elle ne fit plus jamais de questions indiscrettes. La gouvernante reçut de très-beaux présents qu'Anna demandait pour elle. Anna s'enfermait dès le matin dans sa chambre afin, disait-elle, d'étudier plus librement. Elle ne parut plus devant son père et sa mère sans faire demander si elle ne gênait pas. Elle eut l'air froid, poli, distingué, dédaigneux; elle fut d'une réserve parfaite et passa pour la jeune fille la plus accomplie qu'il y eût.

On remarqua qu'en même temps qu'elle acquérait toutes ces perfections, sa toilette était plus soignée, et qu'elle songeait très sérieusement à produire de l'effet.

Sa mère pensa alors à la présenter dans le monde.

Pourquoi donc ne vous ai-je pas parlé du jour où elle fit sa première communion? C'est que, tout simplement, ce jour-là il ne se passa rien d'extraordinaire en elle.

On lui annonça un beau matin, qu'elle était déci-

dément une grande demoiselle et qu'elle allait paraître dans le monde. Elle y fit une entrée brillante. Avec les femmes, elle sut parler et se taire à propos; avec les hommes, elle suivit à la lettre les recommandations de sa mère; elle ne répondit jamais que oui et non; mais elle eut des sourires fort intelligents et des silences plus intelligents encore; enfin elle fut charmante.

Sa correspondance avec Honoré continuait. Ce n'était que la copie presque textuelle des lettres dont les livres de sa mère étaient remplis. Peu à peu, cependant elle y avait mêlé du sien, Honoré aussi. Le jeune homme avait fini par prendre la chose au sérieux, et au moment où il commençait à écrire bien franchement en son nom, Anna cessa de lui répondre. Il eut alors avec elle des conversations qu'il assaisonna de reproches.

Anna lui fit entendre qu'il était prudent de ne plus écrire, et même elle lui redemanda ses lettres en lui offrant, comme dédommagement, de causer avec lui plus souvent.

Anna avait appris d'une de ses amies que les paroles s'envolent et que les écrits restent.

Honoré rendit les lettres. Il vit dans la prudence d'Anna une sagesse qui était loin de s'y trouver, car, tandis qu'elle lui promettait verbalement tout ce qu'autrefois elle lui avait écrit, elle n'avait pas renoncé à sa correspondance. Seulement elle écrivait, d'un autre côté, à M. Bertrand, colonel de dragons, brun, jeune et décoré. Le roman qu'elle fabriquait ainsi elle-même l'amusait énormément. Elle fut très heureuse que l'affection et la recherche bien avouée de son cousin, eussent attiré l'attention: elle put ainsi, plus facilement, tromper la vigilance de ses parents et de ses amis.

Au plus beau de cette aventure, sa mère lui demanda si elle se marierait volontiers. Elle lui répondit que cela dépendrait du personnage qui lui serait présenté. Sa mère lui avoua alors que les considérations de fortune lui avaient paru les premières à envisager et qu'il ne lui avait pas semblé impossible de lui faire agréer le vieux marquis de B..., elle ajouta qu'elle avait compté sur la raison dont Anna avait toujours fait preuve; qu'il n'appartenait qu'à une jeune fille d'une tenue exemplaire de pouvoir épouser un homme qui avait trente ans de plus qu'elle, etc, etc.

Anna accepta.

Cependant son embarras fut grand. D'un côté l'affection bien avouée de son cousin (mais cela n'était pas ce qu'il y avait de plus gênant), et de l'autre, le colonel Bertrand, qui ne paraissait pas aussi facile à duper. Elle chercha dans les livres dont la chambre de sa mère était remplie une solution à son embarras. Elle ne trouva rien de satisfaisant, mais elle se rassura en voyant qu'en fin de compte les situations analogues se dénouaient toujours bien.

Elle jugea, cependant, qu'il était prudent de se faire rendre aussi les lettres qu'elle avait écrites au

colonel. Cela lui parut facile. Elle avait si bien réussi avec Honoré! Elle les lui redemanda; mais celui-ci, ayant déjà entendu parler des premiers projets de mariage entre Anna et le vieux marquis de B..., et comme en définitive, Anna avait une belle fortune et qu'il se croyait de force à la surveiller quand elle serait sa femme, il refusa de les rendre et la demanda en mariage.

On la lui refusa avec une certaine hauteur; Anna qui se trouvait déjà engagée vis-à-vis du marquis de B..., n'osa rien dire et espéra que la chose en resterait là. Elle écrivit même au colonel une lettre très pathétique, dans laquelle elle se représentait comme une jeune fille sacrifiée à l'orgueil et à l'avidité d'une famille toute puissante. Le colonel feignit de la croire et l'engagea dans une correspondance encore plus compromettante que par le passé; puis un certain jour il prit avec elle un ton qui étonna tout le monde et qui fit peur à Anna. Elle s'en plaignit à Honoré. Celui-ci aborda le colonel de l'air le plus mesuré et le plus poli, le pria de garder vis-à-vis de sa cousine un ton plus convenable. Le colonel répondit alors assez haut pour être entendu de quelques personnes qu'il était autorisé par Mademoiselle Anna à prendre avec elle le ton qui lui conviendrait, puis quelques mots vifs s'échangèrent à voix basse.

Honoré sortit, le colonel le suivit, et le lendemain matin un brancard rapportait à la porte d'Anna le corps inanimé de son cousin.

Le colonel l'avait tué.

Le marquis de B..., informé de ce malheur, courut chez le colonel, et celui-ci, pour toute explication, lui remit les lettres d'Anna.

Le lendemain, Anna reçut deux lettres, une du marquis de B..., qui lui rendait sa parole, et une du colonel Bertrand, qui lui disait que toute réflexion faite, il renonçait à ses prétentions sur elle.

Elle partit le lendemain pour une ville de province où elle avait une vieille tante, et deux ans plus tard elle épousa un vieux beau ruiné qui avait un nom.

Ce jour-là sa mère lui dit :

—Ma chère Anna te voilà libre de tes actions; tu n'es plus une jeune fille; te voilà femme. Conduis-toi donc, désormais, comme tu l'entendras; sois prudente. Pour moi, j'abandonne à ton mari des soins et une surveillance auxquels je ne crois pas avoir failli. Embrasse-moi et soyons amies.

Elle aurait pu dire: soyons complices.

Anna se souvint toujours des recommandations de sa mère.

Elle fut prudente.

---

EN PROVINCE. — NINETTE.

Elle est née dans une vieille maison du temps passé, à grand escalier de pierre, dans une chambre

haute de 15 pieds, toute drapée de vieux lampas vert à ramage. Sa mère l'a nourrie elle-même. Elle a été bercée dans ses bras, endormie sur les bras de son père; c'est sa sœur qui a fredonné les premières chansons qu'elle a entendues. Elle a vu du fond de son berceau de soie bleue la famille entière réunie près du feu et disant ensemble la prière du soir. Son père et sa mère sont unis dans sa pensée comme ils sont unis devant Dieu. Elle les a respectés et aimés avant d'avoir connu la signification de ces mots. Sa mère ne lui a interdit aucune lecture, car elle n'a pas craint que sa fille trouvât chez elle un livre qu'elle ne pût ouvrir. Elle a reçu de son père et de sa mère une instruction solide. En ne la grondant pas par irritation, en ne la trompant jamais, ils ont éloigné d'elle jusqu'à la tentation du mensonge. A douze ans elle disait, comme son père :

—Ma parole vaut un contrat; et c'était déjà vrai.

Le fond austère de cette vie lui a donné je ne sais quel air grave que le sourire de la jeunesse éclaire comme un rayon de soleil.

Sa mise est simple, soignée sans recherche. Sa sœur lui a conté dans son enfance de merveilleux contes de fée. Aussi, quand elle était seule, se laissait-elle aller à imaginer des histoires impossibles et merveilleuses à faire pâlir les plus beaux contes que sa sœur lui ait jamais lus.

Elle s'envolait dans des chars de lumière et de feu traînés dans l'air par des oiseaux merveilleux et resplendissants. Elle trouvait sur un nuage rose un prince magnifique, elle habitait avec lui des châteaux éblouissants, des jardins où fleurissaient des violettes de perles fines. En raccommoquant le vieux linge de la maison, elle voyait passer devant ses yeux toutes les richesses de l'univers. C'est à cette contemplation bizarre qu'elle doit l'expression étonnée de son regard. Son imagination, tournée vers ces merveilles imaginaires, l'avait garantie des curiosités malsaines auxquelles beaucoup de jeunes filles sont entraînées par l'exemple ou les récits des basses intrigues dont ce monde est rempli, et qu'on ne leur épargne pas.

Depuis qu'elle sait épeler, elle entend parler de sa première communion. Elle voit en rêve des anges lumineux qui lui parlent du ciel. Depuis qu'elle connaît sa destinée, depuis qu'elle sait qu'elle peut vivre avec Dieu dans une intimité plus profonde et plus parfaite qu'aucune intimité connue en ce monde, son maintien a pris je ne sais quelle grâce grave et simple qu'elle conservera toute la vie. Elle a compris ce que c'est que la parole, et sans songer à ne pas mentir, car elle ne sait ce que c'est, elle a compris la discrétion. Elle a vue dans cette vertu je ne sais quelle affirmation de la vérité. Elle a senti combien l'indiscrétion et le mensonge se touchent de près. Son cœur est devenu fort, elle peut porter un secret. Elle n'est plus enfant, elle est jeune fille. Son premier chagrin en fera une femme; elle sera compatissante, vraie, franche, discrète, elle saura consoler, elle saura se taire, elle saura

parler et prier. On ne viendra pas près d'elle chercher des distractions et des plaisirs, on viendra chercher le repos et la joie. Elle a compris cela.

Le jour de sa première communion, en quittant la sainte table, elle a dit :

“Seigneur, Jésus, je vivrai avec vous, afin que ceux qui viendront à moi vous trouvent toujours présent, car vous seul êtes la vérité, la joie et le repos. Je serai la coupe toujours pleine, si vous êtes toujours avec moi. Sur la terre, il faut consoler, je ne vous quitterai donc jamais. Envoyez-moi maintenant ceux qui souffrent,”

Et le cœur plein de joie, le visage rayonnant, elle rentra près de sa mère, elle embrassa son père et sa sœur. Elle prit ce jour-là la beauté qu'elle devait garder toute sa vie.

La jeunesse et l'amour étaient en elle pour jamais.

Un an plus tard, son père commença à la conduire dans ce que Paris appelle le monde, et que l'on nomme en province des réunions.

Ninette était jolie, simple, modeste ; on la savait laborieuse et sage; aussi fut-elle très entourée et très recherchée, malgré sa modique fortune.

Quelques amies, qui connaissaient son imagination plus que son cœur, pensèrent qu'elle chercherait surtout à plaire au plus beau et au plus riche de ses prétendants, parce que celui-là seul avait quelques chances de réaliser un peu ses rêves brillants; mais elle fut la même pour tous; douce, simple, affectueuse et gaie.

Un jour cependant, on crut remarquer qu'elle témoignait une préférence. Mais celui qui en fut l'objet en était si peu digne, au dire de tout le monde, que l'on n'y fit pas grande attention.

C'était Etienne Arnot, un pauvre jeune homme faible, souffrant, triste, que des événements indépendants de sa volonté avaient plongé dans la gêne. Son père avait été au pouvoir en 1827. En 1830, il fut ruiné, et depuis, Etienne avait vainement sollicité un emploi. Cependant, chose rare, son père avait eu des amis et ceux-ci agissaient de leur mieux pour lui sans avoir encore rien obtenu.

L'apparition de Ninette dans le petit cercle où il vivait anima un peu sa vie. Il causa avec elle. Le son de sa voix lui faisait du bien.

Il y avait bien loin d'Etienne Arnot au prince magnifique que Ninette avait autrefois si bien connu! Mais ce prince sans pareil n'avait pas gâté son cœur! Elle n'avait pas perdu, dans les jardins enchantés où elle s'était promenée avec lui, la tendresse et la bonté!

Quant en entrant dans un salon on s'empressait autour d'elle, son salut répondait à tout le monde, mais son regard et son sourire allaient chercher Etienne dans le coin où il se tenait. C'était à lui qu'elle parlait le premier; elle le retirait ainsi de sa solitude.

Etienne devint plus gai, il fut moins souffrant, il reprit espérance, il se rappela au souvenir des amis de son père. Il se rattachait à la vie.

La préférence de Ninette fut aussi remarquée, et Etienne, jusque-là si oublié, fit des envieux.

—Monsieur Etienne, lui dit un jour le père de Ninette, venez dîner dimanche, avec nous. Ninette a découvert, je ne sais comment, votre goût pour un certain gâteau, et elle le fait à merveille.

Ce que Ninette eut de soins, d'attentions pour Etienne, personne n'en sut jamais rien, car elle cessa d'aller dans les réunions où elle l'avait rencontré.

Un jour qu'ils causaient ensemble, Etienne lui dit :

—Vous vous marierez richement, si vous le voulez, Ninette. Vous serez heureuse.

Mais Ninette lui répondit d'une voix grave, avec un sourire gai qui le traversa :

—Vous vous trompez, Etienne ; je crois que je ne me marierai pas richement, mais j'espère que je serai heureuse.

Etienne crut avoir entendu : J'espère que nous serons heureux.

Quelques jours après cet entretien, Etienne reçut une lettre de dimension colossale revêtue de timbres de toutes couleurs. On ne tarda pas à savoir cette nouvelle dans toute la ville, on en parla, on voulut connaître le secret; mais Etienne resta muet. Seulement dès le lendemain, il demanda Ninette en mariage. On la lui accorda. On ne lui demanda pas de renseignements sur sa fortune: on savait qu'il n'avait rien.

Il dit seulement qu'il préparait pour Ninette une maison agréable, mais qu'il voulait lui en faire la surprise le jour de son mariage.

Ninette pensa que cette merveilleuse maison devait se trouver près de la préfecture, car on rencontrait souvent Etienne de ce côté, parlant à des ouvriers.

Enfin le jour tant attendu arriva.

Ninette fut le matin dans la chambre de sa mère, et lui dit :

—Chère Maman, je viens vous remercier; vous m'avez vraiment aimée, car vous me mariez avec joie. Vous sentez que je ne vous quitte pas, ne me quittez pas non plus. Je vous amène un enfant de plus. Aimez-le comme moi-même, il a droit à toute votre tendresse, il est pauvre, il est bon et il est souffrant. Donnez-moi maintenant votre bénédiction.

Puis, toute vêtue de blanc, elle attendit le moment où Etienne viendrait la chercher.

Il arriva enfin.

Quelques amis assistaient seuls à son mariage.

Une charmante voiture attendait Ninette à la porte de l'église. Elle y monta. Son étonnement fut extrême en voyant qu'on ne la reconduisait pas chez elle.

Etienne lui dit :

—Vous allez voir votre maison.

La voiture entra au galop dans la cour de la préfecture.

—Ma chère Ninette, dit Etienne en entrant avec elle dans le salon où attendaient les invités, je suis préfet et la fortune de mon père m'est rendue; que cela ne vous empêche pas de me rendre heureux !

JEAN LANDER.

## A QUÉBEC

—Mgr. T.-G. Rouleau préside, le 30 juin, à la bénédiction de la pierre angulaire d'une aile nouvelle au monastère des Soeurs Dominicaines, au Chemin Saint-Louis. Le même jour, cordiale réception à la mission française composée de M. Justin Godart, ancien ministre, du médecin-major Locart, du major Lœwy et du capitaine Souris, aumônier de l'infanterie de marine,—et venue apporter au Canada "le merci de la France".

—La cale-sèche de Lauzon est terminée. Elle s'appellera du nom de "Champlain".

—L'hon. Cyrille Delâge, Surintendant de l'Instruction Publique, et M. le docteur Vallée, professeur à l'Université Laval, sont décorés par la France, le premier de la rosette d'officier d'Instruction publique, le second, du ruban d'officier d'Académie.

—Reprise en grand des opérations à l'armurerie Ross, où 3,000 ouvriers seront occupés dans la fabrication des revolvers.

## LES FAITS DE LA SEMAINE

## AU CANADA

—Le 30, "jour de prières et de pénitence publiques", par ordre du gouvernement canadien, pour obtenir la victoire aux Alliés

et la paix au monde.

—Bataille légale autour de l'arrêt en conseil abolissant les exemptions du service militaire pour les jeunes gens de 20 à 22 ans. Le ministre de la Justice en appelle à la Cour Suprême du Canada du jugement de la Cour Suprême de l'Alberta libérant le conscrit Norman-Earl Lewis.

Le juge Bruneau, à Montréal, décide pareillement contre l'arrêt en conseil du 20 avril touchant l'*habeas corpus*, et cette question est portée jusque sur les tréteaux publics par M. Jos. Archambault, député fédéral de Chambly-Verchères.

—A Montréal, Conseil Fédéral de l'A. C. J. C. Sujets à l'étude: La vie spirituelle dans l'Association, les avant-gardes et l'aide aux conscrits.

—En Saskatchewan, les nôtres fêtent un peu partout leur "Journée des Ecoles", dont le produit

pécuniaire est pour l'Association Interprovinciale pour les instituteurs.

—C'est la grève des tramways en Colombie-Anglaise, et nous sommes menacés d'une grève canadienne des chemins de fer s'étendant à 50,000 employés. Les négociations à Ottawa ont été stériles jusqu'ici: les employés ont refusé les propositions qu'on leur a faites.

—Les tribunaux ontariens ont à s'occuper de deux Russes impliqués dans un complot révolutionnaire dirigé contre les autorités canadiennes et qui aurait des ramifications dans plusieurs villes du Canada.

—M. le docteur Henri Béland, ancien ministre des Postes, pendant trois années captif à Berlin, est en Angleterre. Il a exprimé sa certitude de la victoire des Alliés, mais à condition que ceux-ci ne cèdent rien de leur détermination.

—Le lieutenant-colonel l'hon. P.-E. Blondin est de retour au pays. Sir Robert Borden, qui vient de visiter les troupes canadiennes en France, a envoyé ici un message plein de confiance, à l'occasion du 1er juillet. A Montréal, banquet en l'honneur de l'hon. M. C.-J. Doherty, ministre de la Justice. M. J.-G. Foley, Greffier de la Couronne en Chancellerie à Ottawa, prend sa retraite.

—Le R. P. J.-M. Filion est nommé Provincial des Jésuites au Canada.

—Fusion du *Times* et du *Journal*, de St-Thomas Ont. Le nouvel organe sera unioniste indépendant.

## AUX ETATS-UNIS

—Le 4 juillet donne lieu à des réjouissances très enthousiastes, répercutées à Paris et à Londres. Echange de messages entre officiels. Le président Wilson prononce à Mount Vernon, sur la tombe de Washington, un important discours où il condense ce qu'il entend par buts de guerre alliés: "*Un règne de la loi, basé sur le consentement des gouvernés et soutenu par l'opinion organisée.*" A noter qu'il réclame "*le consentement de toutes les nations à se gouverner, dans leurs relations mutuelles, d'après les mêmes principes d'honneur, de respect pour le droit commun de la société civilisée, qui règlent les rapports d'individu à individu.*"

—LL. EE. les Cardinaux Gibbons, Farley et O'Connell demandent des prières quotidiennes pour la victoire des armes américaines.

—Le président Wilson est déjà à moitié autorisé par le Congrès à prendre le contrôle des télégraphes et des téléphones. La grève des télégraphes est ajournée indéfiniment.

La loi contre le désœuvrement est en vigueur. Tout citoyen américain est astreint à au moins 36 heures d'emploi par semaine.

Trois nouveaux milliards sont votés pour la guerre.

Le gouvernement demande raison à la Turquie du sac de l'hôpital américain à Tabriz, en Perse, et

de la saisie du consulat américain dans la même ville par les troupes ottomanes.

Une mission diplomatique argentine est arrivée à bord d'un navire de guerre.

—Arrestation d'Eugène Debs, ancien candidat socialiste à la Présidence, inculpé de violation de la loi contre l'espionnage, et du docteur Edward-A. Rumely, de l'*Evening Mail*, de New-York, sous l'inculpation de parjure envers un séquestre préposé à la propriété ennemie.

## EN ANGLETERRE

—Nos gracieux souverains fêtent leurs noces d'argent. Le premier ministre Lloyd George leur propose des félicitations à la Chambre des Communes et rend hommage à la monarchie britannique, se plaisant à reconnaître que "*la guerre a fortifié les liens qui unissent notre Roi et notre peuple*" et que "*la stabilité du trône est essentielle à la force de l'Empire, le trône étant non seulement un symbole, mais un lien d'unité*". Le Roi répond au message de S. E. notre gouverneur.

—Une délégation des deux Chambres propose au premier ministre un plan de décentralisation pour les pays du Royaume-Uni. Lloyd George approuve, mais n'est pas sûr que l'idée aide à la solution du problème irlandais.

—"*L'Allemagne peut faire la paix demain, avec les Etats-Unis, la France et l'Angleterre, si elle veut souscrire aux conditions que vient de poser le président Wilson*", affirme Lloyd George à des troupes américaines, en France.

—La question de l'internement de tous les sujets ennemis de plus de 18 ans revient sur le tapis, tant l'opinion s'affirme que des espions renseignent les sous-marins. De Halifax s'élève un cri identique.

## EN IRLANDE

—Des mesures énergiques sont prises par les autorités militaires: prohibition des réunions et des processions sur les places publiques, saisies d'armes et de munitions chez les Sinn-Feiners et dans trois comtés situés dans un rayon de 50 milles, arrestations.

—Le procès en Cour martiale du caporal Joseph Dowling, prisonnier en Allemagne, arrêté sous l'inculpation d'avoir atterri en Irlande, le 12 avril, d'un sous-marin allemand et conspiré pour armer contre la Grande-Bretagne une brigade de 150,000 Irlandais, est instruit depuis lundi à Londres.

—Par contre, la Conférence anti-conscriptionniste de Dublin fait appel à Washington, tandis que le colonel Lynch, chargé de recrutement en Irlande, demande à Roosevelt de lui venir en aide.





L'hon. P.-E. BLONDIN

arrivé d'Europe cette semaine, après un séjour de huit mois dans l'armée d'outre-mer.



L'hon. Dr HENRI BÉLAND

dont les électeurs beaucerons vont bientôt célébrer la délivrance et le retour.



L'hon. AIMÉ BÉNARD

l'un des représentants des canadiens-français du Manitoba et dernier nommé des nouveaux sénateurs

## EN FRANCE

—Entrevue, le 4, de M. le baron Denys Cochin avec le Saint-Père. Il est plus que jamais question de la reprise des relations diplomatiques avec le Vatican.

—Septième session du suprême Conseil de guerre interallié à Paris. Des remerciements sont offerts aux armées coloniales de l'Empire britannique devant les premiers ministres des Dominions.

—Kerensky est en France. Il proclame que la vraie Russie n'a pas lâché les Alliés.

—Une accusation nouvelle, celle d'avoir renseigné l'ennemi, pèse contre le député Louis Turmel, dont l'immunité parlementaire est suspendue. Un journaliste italien emboché a été chassé de France.

—Nouveau journal socialiste, la *France Libre*. Directeur: Compère-Morel, député socialiste.

## EN RUSSIE

—Nouvelles obscures et contradictoires.

Le gros événement est l'assassinat à Moscou du comte von Mirbach, l'ambassadeur allemand. Lenine a fait des excuses à l'Allemagne et promis une enquête. L'Allemagne menace de pousser jusqu'à Moscou, sous prétexte de se faire justice.

—Par contre, une expédition alliée serait débarquée à Kola, sur la côte mourmane, en Russie. On attend avec curiosité ce qui va sortir des pourparlers d'intervention alliée au pays moscovite.

## AILLEURS

—Mahomet V, sultan de Turquie, est mort le 3. Mahomet VI lui succède.

—Elections générales en Hollande, le 4. On appliquerait pour la première fois le principe *un homme un vote* et la représentation proportionnelle.—Les Alliés ont protesté, dans une note, qu'ils ne feront aucune concession touchant le transport des matériaux militaires en Allemagne par le Limbourg.

—Démission du cabinet Chilien.

—Le premier ministre du Sud-Africain, Botha, met en garde les citoyens de ce pays contre les menées révolutionnaires, ou il discerne la main de l'Allemagne, et se déclare prêt à sévir avec énergie.

—L'empereur Charles d'Autriche aurait refusé l'offre de démission du premier ministre von Seydler.

—M. Edwin-Samuel Montagu, secrétaire d'Etat pour les Indes, et le baron Chelmsford, vice-roi et gouverneur-général des Indes, proposent, dans un rapport, un gouvernement mi-autonome pour ce pays britannique.

—Le Reichstag a sanctionné le traité de paix avec la Roumanie et les conventions supplémentaires.

## LES MORTS DE LA SEMAINE

S. E. le Cardinal Martinelli, préfet de la S. C. des Rites; le P. Hippolyte Leduc, O. M. I., vicaire-général d'Edmonton; le vicomte Rhondda, contrôleur des vivres en Angleterre; le sénateur américain, B.-R. Tillman; l'ancien-maire Mitchell, de New-York; M. Mitchell, directeur du *Life*, magazine américain; M. le notaire Godfroy Boileau et M. Casimir Saint-Jean architecte, de Montréal; M. Ant. Moussette, gouverneur de la prison de Hull et d'Ottawa, ancien journaliste franco-américain.



## Bon pied, bon oeil, et le reste



Le peuple a toujours eu une admiration profonde et naïve pour les ouvriers audacieux qui, sur la pointe d'un clocher à 200 pieds dans les airs, vont dorer une croix ou poser la flèche d'un paratonnerre. Il faut être fort, calme, et n'avoir pas de bile pour grimper légèrement à une telle altitude; mais nombreux sont encore les braves ouvriers qui se jouent de ce qui paraît un tour de force phénoménal aux badauds comme vous et moi.

Depuis quelques années, les besoins de la science et de l'industrie modernes ont enseigné aux bons artisans à vaincre complètement le vertige, cette aberration malade de tant de nerveux et de femmelettes. Nous avons vu, à Québec, des équipes d'ouvriers travailler à poser les pièces du merveilleux pont, à des centaines de pieds au-dessus des eaux profondes du Saint-Laurent. A New-York j'ai vu, de mes yeux vu, des ouvriers courir sur d'étroites poutrelles d'acier à 500 pieds de la chaussée d'où on les apercevait à peine.

L'un des plus glorieux faits de hardiesse de ce genre a eu lieu, il y a déjà des années, lors de l'érection de la Tour Eiffel, le clou de l'exposition de Paris de 1889. Ce clou a plus de 1,000 pieds de hauteur, et ce sont les pères des fiers aviateurs français d'aujourd'hui qui ont accompli le prodige de cette heureuse rivale de la tour de Babel!

Mais je viens de parler des aviateurs, ces oiseaux vengeurs à la tête et à l'œil sûrs qui vont écraser les aigles noires, bicéphales, monstrueuses, du Kaiser et de son lâche complice autrichien. Certes, il faut avoir le cœur solide pour se laisser emporter, comme l'homme-oiseau, à une allure de cent mille à l'heure et plus, et à une hauteur incroyable, d'où l'on ne voit la

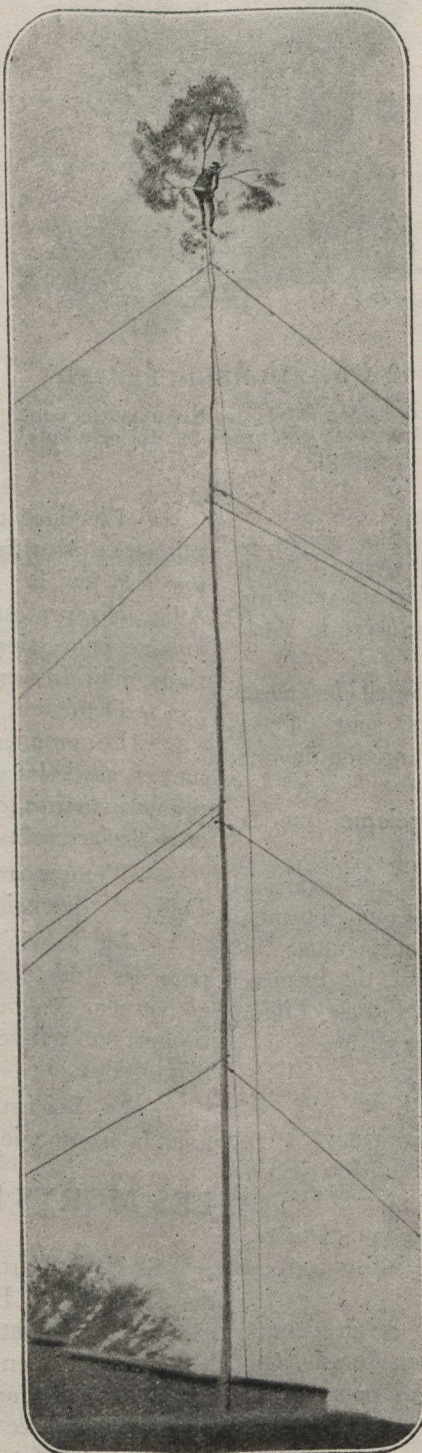
terre que comme une carte grise et terne. Et, cependant, après quelques jours d'entraînement, des milliers de jeunes gens trouvent agréable cette sensation vertigineuse dans l'espace.

Mais revenons aux artisans et à leurs exploits. Je voudrais aujourd'hui parler brièvement du travail remarquable d'un ouvrier de Los Angeles, qui, comme on peut le voir par la vignette qui accompagne cet article, a grimpé à 175 pieds de hauteur sur le tronc d'un eucalyptus dont le diamètre est de 14 pouces à sa base, pour émonder cette victime du gigantisme végétal.

Le propriétaire de cet arbre phénomène était fort en peine de savoir comment s'y prendre pour faire couper les branches malades et sauver son sujet. Il entendit parlé d'un nommé Walter Seidell, de Los Angeles, un ouvrier en construction, réputé pour sa hardiesse et son savoir faire. Seidell fut invité à examiner le cas qu'on lui proposait et il accepta d'emblée.

Il va sans dire que, dans le voisinage, on avait hâte de voir Seidell opérer. Le danger évident était que la frêle tige ne supportât pas le poids de son médecin. Mais Seidell avait du jugement et de l'expérience, il réussit parfaitement. Il grimpa d'abord à une hauteur de vingt ou vingt-cinq pieds; rendu là, il attacha solidement des fils de fer sur l'eucalyptus et en laissa tomber les bouts, qu'on accrocha solidement à terre, comme on fait pour tenir un mai en position. A quarante-cinq pieds de hauteur, il fit la même chose, et ainsi de suite. à mesure qu'il s'avançait vers le bouquet de l'arbre, il parvint ainsi à accomplir sa tâche délicate, sauva un arbre précieux, et gagna une forte somme d'argent.

Mais il est heureusement des métiers plus faciles pour gagner sa vie!





# L'HYGIENE ET LA SANTE



## L'ALIMENTATION

MON père était un homme sobre et frugal, ce qui ne l'empêchait pas de travailler beaucoup, physiquement et mentalement, et d'avoir une constitution robuste et une bonne santé. Mais il avait des théories sur l'alimentation et il attribuait à l'abus de la viande la plupart des troubles pathologiques et les inégalités d'humeur dont il voyait souffrir autour de lui bêtes et gens.

—“J'ai essayé de traiter d'une importante affaire avec Jean Dreau”, disait-il par exemple; “je l'ai trouvé borné comme tout et il avait une humeur massacrante... Il a probablement trop mangé de bacon ce matin. Je le reverrai vendredi; il aura l'esprit plus lucide et la bile moins mauvaise.”

J'ai dit que mon père considérait que la viande, absorbée en trop grande quantité, était nuisible aux bêtes comme aux gens. Les moindres mouvements inusités du chien ou du chat de la maison l'amenaient à dire; “Il est encore malade. Il aura voler un trop gros morceau à la cuisine. Véritablement ces animaux perdent leur instinct au contact de l'homme et attrapent tous ses défauts!” Je m'empresse d'ajouter que, dans la plupart des cas, le diagnostic était juste.

Des théories de cette nature me paraissent absolument paradoxales, à cette époque de ma vie, et il me semblait que, pour se priver de viande, il fallait posséder une vertu surhumaine et renoncer à acquérir toute force musculaire et à développer son endurance.

Ces souvenirs familiers me reviennent souvent à l'esprit, depuis quelque temps. Et l'expérience, après d'autres leçons plus scientifiques mais moins originales, me démontre par des faits nombreux et probants que les exploits gastronomiques font plus de victimes dans le monde que la plus sanglante des guerres ou la plus terrible des épidémies.

Une boutade d'un journaliste anglais ravive en moi plus particulièrement le souvenir et des mots et des leçons d'autrefois. Faisant le compte rendu d'une séance plutôt orageuse à la Chambre des Communes (de Londres), où des scènes de colère et des paroles excessivement violentes avaient troublé la dignité de cette enceinte, mon confrère écrivait, en matière de conclusion: “Evidemment, messieurs les députés mangent encore trop de viande, et leur digestion en souffre: C'est à Lord Rhondda d'y voir ou de se démettre”.

Depuis Lord Rhondda s'est fait un devoir de réglementer sévèrement le régime de nos amis d'Angleterre et il y a longtemps, dans ce pays fameux pour ses rosbifs et ses énormes plum-puddings, que

les lourdes pièces des menus de jadis ne sont plus qu'un lointain souvenir. Les qualités d'énergie, de courage, de détermination et d'activité du peuple anglais ne paraissent pas avoir souffert du changement de diète. Bien au contraire, car jamais la fière nation anglo-saxonne n'a été aussi noble, aussi dévouée, aussi efficace en projets et en réalisations que depuis que le patriotisme l'oblige à se priver de ce qui lui paraissait autrefois le strict nécessaire!

\* \* \*

Chez nous, dans la province de Québec, nous nous sommes fait dire dernièrement par des médecins savants et consciencieux que non seulement nous mangeons trop, mais encore que nous mangeons mal. Le volume de nourriture que le Canadien absorbe est d'abord trop considérable, et les aliments qui entrent dans la composition de ses trois repas par jour ne sont pas suffisamment variés ni choisis avec suffisamment de discernement selon l'âge, la condition, et l'état des convives qui sont appelés à les consommer. Si le régime de la viande en abondance peut encore convenir au colon, au laboureur ou au manoeuvre, il est sans aucun doute nuisible aux enfants des villes ou des campagnes et à quiconque ne mène pas une existence physiquement très active. Je recommande la lecture des ouvrages du docteur Aurèle Nadeau sur ce sujet important. Ils sont écrits avec soin, au point de vue canadien-français, et l'on y trouve des détails instructifs que je n'ai pas le loisir de consigner dans cette trop rapide chronique.

*“Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es.”*

Le fameux gastronome, qui a tant célébré les plaisirs de la table et qui, entre mille aimables plaisanteries sur l'art de boire et de manger, nous a laissé cette parodie d'une proverbe ancien, aurait mieux fait d'établir dans ses livres épicuriens que s'il a vécu jusqu'à soixante-onze ans en soignant bien son estomac, c'est qu'il était un maître en cet art culinaire français qui sait varier les plats à l'infini, en les faisant toujours extrêmement légers. Et il ne faut pas oublier que, en plus d'un savant gourmet, Brillat-Savarin était un lettré et un travailleur fécond. Il n'eût été ni l'un ni l'autre, s'il n'avait su manger avec mesure.

Mais si son axiome favori pouvait lui servir autrefois à distinguer le fin gourmet du goinfre grossier et stupide, il peut surtout aider au médecin à découvrir la cause de maints effets délétères dans le système de ses patients. Les maladies de la peau, les formes di-

verses du rhumatisme, la vieillesse précoce, les fièvres malignes, les grands troubles du cœur et du cerveau ne sont que trop souvent la suite fatale d'excès de table. Et je repète que l'abus de la viande a pour résultat d'alourdir l'individu, de corps et d'esprit, en attendant la maladie et la mort, avant l'âge.

Les Japonais, qui, au point de vue de l'hygiène et de l'alimentation, peuvent en remonter à nombre d'Européens et d'Américains, trouvent que les hommes de race blanche dégagent une odeur particulière et désagréable, et ils attribuent ce vilain défaut à leur régime carnivore. Et nous qui nous plaignons de l'odeur "sui generis" du nègre et de certaines classes d'immigrants, ne serons-nous pas humiliés d'apprendre que nous passons pour des êtres malpropres auprès des intéressants sujets du Mikado?

L'occasion m'a paru bonne de causer aujourd'hui de ce sujet d'actualité, puisque justement le gouver-

nement canadien songe à nous rationner, pour des raisons d'économie et de patriotisme. On va bientôt nous obliger à nous priver davantage de bœuf, de porc, de thé, de café, et de pain blanc. Eh bien, ce sacrifice nécessaire devrait être consenti d'autant plus volontiers que la santé de chacun de nous y gagnera. Si nous savons nous adapter consciencieusement à la réglementation des vivres, cette mesure sauvera plus de vies aujourd'hui compromises que la guerre ne nous coûtera de victimes. La guerre est un fléau de Dieu. Il est devenu banal de le répéter. Mais ce qu'il ne sera jamais oiseux de dire et de redire, c'est que la Providence, même en nous infligeant des châtements et des épreuves, sait faire tourner les événements à l'avantage définitif de ceux de ses enfants qui consentent à se reconnaître, à s'humilier, et à se mortifier.

Le DR TANT-MIEUX.



## Echos et Commentaires



### Séduisant mirage, mais décevante erreur

Les partisans de la "Société des Nations"—très chère à la Maçonnerie internationale, soit dit en passant—font grand état, pour l'organisation de leur société pacifique future, du "principe des nationalités". On continue donc de parler beaucoup de ce fameux principe, qui a déjà fait couler pas mal d'encre, même chez nous, il y a quelques trois ans.

Jacques Bainville, l'écrivain politique si clairvoyant, écrivait récemment à ce sujet, dans l'*Action Française*, répondant au socialiste Albert Thomas, qui invoque le dit principe pour démembrer l'Autriche:

*Nous voyons très bien l'effort de M. Albert Thomas pour faire sortir du principe des nationalités une politique de guerre. Mais le principe des nationalités nous a trop souvent lié les mains. Trop souvent il nous a fait tourner le dos à la vérité et à l'intérêt français. Qu'on soutienne donc les Tchèques, et les Yougo-Slaves et tout ce qui peut être l'ennemi de nos ennemis, mais qu'on ne se livre pas à des spéculations qui sont de pures chimères.*

*Le bruit court que les gouvernements alliés s'apprêteraient d'ici quelques jours à proclamer le droit des peuples d'Autriche-Hongrie à disposer d'eux-mêmes. On dirait que les gouvernements alliés n'ont pas autre chose à faire en ce moment que de recommencer l'expérience qui leur a si bien réussi, n'est-ce pas? avec la Finlande et l'Ukraine.*

*Si le bon sens peut encore triompher, on reconnaîtra*

*que nous devons cette guerre au fait qu'il existe une nationalité allemande, une nationalité hongroise, une nationalité bulgare. On reconnaîtra qu'il n'y a que les Etats qui puissent limiter l'inextricable conflit des races et que ce n'est pas guérir le mal que de le multiplier. Au surplus la nationalité qui nous intéresse, c'est la nôtre. Il n'y en a pas de plus menacée à l'heure présente: et la France est l'axe, le centre, la citadelle de la coalition.*

*Une conférence des Alliés qui s'occuperait d'autre chose que de la bataille suprême et qui ne se placerait pas d'abord au point de vue de la France, de qui dépend le sort du monde entier, serait peut-être une réunion de romanciers ou d'astrologues. Ce ne serait pas une réunion d'hommes d'Etat.*

*L'agitation des nationalités slaves soutenues par l'Entente est l'épouvantail dont les successeurs de Bismarck se sont servis ou se serviront pour vaincre les dernières répugnances particularistes de la Cour de Vienne. La réaction nationaliste des Allemands d'Autriche contre le mouvement tchèque et slovène est l'aimant grâce auquel les Hohenzollern s'efforcent d'entraîner les Habsbourg dans leur système...*

*Ainsi se trouverait réalisée la parole que Thiers prononçait avant Sadova, dès le 3 mai 1866: "La Prusse aura donc une partie des Allemands sous son autorité directe, et l'autre sous son autorité indirecte: et puis on admettra l'Autriche comme protégée dans ce nouvel ordre de choses. Et alors on verra refaire cet empire de Charles-Quint qui résidait autrefois à Vienne, qui résiderait maintenant à Berlin." Voilà ce que Thiers apercevait au terme de la politique des nationalités dont le*

second Empire s'était constitué le serviteur. Mais il est entendu que Thiers n'est plus qu'une vieille bête, et l'Entente foisonne de beaux génies que les lauriers de Napoléon III empêchent de dormir.

Ces observations paraissent bien être le bon sens même.

\* \* \*

Sur cette même question, citons ici, pour l'instruction de ceux, de plus en plus nombreux, qui s'occupent de politique internationale et même de politique nationale, les pages remarquables que le R. P. Yves de la Brière a consacré à ce principe des nationalités, dans les *Etudes*. Parlant des organisateurs théoriciens de la "Société des Nations", le très distingué rédacteur des *Etudes* écrivait :

"Ils prédisent le triomphe universel du principe des nationalités, qui coupera la racine des plus irritantes querelles parmi les peuples. Ils annoncent surtout la victoire définitive de la démocratie dans le monde entier et découvrent une incompatibilité radicale entre le régime démocratique et tout emportement belliqueux...

"Séduisante perspective, dont le succès ne doit causer aucune étonnement. Mais, croyons-nous, décevante erreur, comme celle de toutes les théories qui, méconnaissant les leçons de l'expérience des siècles, prétendent substituer au monde réel, aux conditions historiques et aux exigences providentielles de notre époque d'ici-bas, les mirages de la cité d'Utopie...

"Les avocats professionnels de la "Société des Nations" fondent leur prévisions enchantées de paix universelle et perpétuelle, non pas seulement sur l'organisation du Parlement international, du Ministère international et du Tribunal d'arbitrage international, mais sur le triomphe définitif du régime démocratique et du principe des nationalités dans le monde entier...

"Ici encore, nous croyons qu'il faut se défier de la piperie des mots.

"Rien ne permet d'affirmer, à notre humble avis, que les problèmes concernant le droit des nationalités doivent prochainement cesser d'être une cause profonde de divisions et de querelles entre les différents Etats du monde contemporain. Quelles que soient, demain, les solutions diplomatiques qui prévaudront de l'est à l'ouest de l'Europe, comme conclusion de la grande guerre, on peut affirmer sans crainte d'erreur que, malheureusement, la question des nationalités ne sera pas partout réglée de manière à supprimer toute cause irritante de conflits entre peuples rivaux. Après la signature des traités de paix, comme au plus fort de la guerre, il y aura des doléances amères, des réclamations tenaces, des agitations plus ou moins impétueuses, fondées sur des interprétations contradictoires du principe des nationalités.

"C'est que le principe des nationalités est fort loin de constituer une règle claire, certaine, incontestable de droit public, ni surtout une règle souveraine et universelle à laquelle on soit tenu de sacrifier toutes les autres considérations morales, historiques ou juridiques qui peuvent intervenir raisonnablement dans la détermination des frontières ou la distribution des souverainetés. Nous avons déjà cité la parole judicieuse de M. Henri Hauser: "Le principe des nationalités, qui est la base de la guerre actuelle, est le type de ce qu'on peut appeler une fausse idée claire." Au premier abord, on admet sans peine que les groupes de population formant une nationalité distincte doivent normalement posséder une organisation politique qui leur soit propre: indépendante ou autonome. Mais rien n'est plus difficile à déterminer avec précision que ce qu'il faut entendre, dans la réalité historique et concrète, par une nationalité. Aucun des signes proposés comme caractéristiques ne concorde avec la totalité des exemples connus. Chacune des formules imaginées par les apôtres du système vient se heurter à des contradictions éclatantes. D'où il résulte que le principe des nationalités ne saurait fournir la solution adéquate et définitive des grands conflits internationaux.

"Ni la religion, ni la race, ni le cadre géographique, ni la langue ne constituent le support nécessaire et distinctif de la nationalité. Les théoriciens font appel aujourd'hui à un principe spirituel, à un phénomène de conscience nationale, à un vouloir vivre collectif: notion qui a sa haute valeur, mais qui comporte des applications essentiellement mouvantes et donnera toujours lieu à des interprétations litigieuses.

"Le fait permanent, incontestable, est que les antagonismes politiques fondés sur les aspirations contradictoires des nationalités rivales ont un caractère de violence et d'âpreté beaucoup plus inexpiable encore que les antagonismes fondés sur les ambitions des dynasties ou des impérialismes." (Et l'auteur cite un grand nombre d'exemple pris en Autriche et en Russie).

"Trêve aux formules fallacieuses. Le principe des nationalités pose encore plus de problèmes qu'il n'en résout. Il tend à passionner les conflits plutôt qu'à les apaiser. Il apporte un obstacle plutôt qu'un secours au règne de la paix perpétuelle par la "Société des Nations".

### Faibles protestations, bientôt reniées

(Ce sont celles des démocrates allemands en face de l'invasion continuée de la Russie, après le traité de paix.)

Cette politique de violence, ce mépris de la parole donnée contredisent si brutalement les idées soutenues par les socialistes et les libéraux que ceux-ci se voient obligés de protester. Les signataires et les dé-

fenseurs de la motion de paix du 19 juillet dernier peuvent se renier au point d'approuver des annexions. Mais des annexions faites en violation de la parole donnée par l'Allemagne, il leur est difficile de les passer sous silence.

De là les critiques qui s'élèvent dans la presse de gauche. Les partis allemands qui portent une étiquette plus ou moins démocratique sentent bien que leur sort se joue en ce moment pour de longues années. La victoire allemande serait la victoire du parti militaire, c'est-à-dire une réaction plus profonde encore qu'après 1866 et 1870. Mais quoi! C'est la guerre. Et celui qui la gagne a toujours raison. Voilà pourquoi l'opposition des socialistes et des libéraux à la politique de conquête n'est, à l'heure présente, qu'une opposition de principe. Leurs prédécesseurs, il y a quarante-huit ans, avaient protesté contre Bismarck avec une autre force, ce qui n'avait pas empêché leurs paroles de se perdre dans le grand courant où l'Allemagne fut entraînée après son triomphe.

Or, quelles que soient leurs objections de forme, les partis de gauche, en Allemagne, sont d'accord avec les autres partis pour vouloir la victoire allemande. Cette victoire, si elle était possible, Hindenburg et Ludendorff l'auraient remportée, et qui pourrait alors résister à ces vainqueurs? Les libéraux allemands ne peuvent pas vouloir la victoire sans les conséquences de la victoire. C'est pourquoi, au fond de leur cœur, où le nationalisme parle plus haut que tout, ils souhaitent que les vaincus, ce soient eux, et que leur vaine protestation contre les annexions à l'Est soit leur chant du cygne.

*L'Action française.*

JACQUES BAINVILLE.

### Les Américains au combat

Pertinax écrivait dans *l'Echo de Paris* du 6 juin :

Le communiqué, publié dans l'après midi d'avant-hier est un inoubliable document historique. Il mentionne l'entrée des troupes américaines dans la bataille. Jusqu'ici ces troupes avaient servi dans divers secteurs réputés plus ou moins calmes. Pour la première fois sur les deux rives de l'Ourcq elles ont subi l'épreuve décisive. Tous les témoins s'accordent à dire qu'elles y ont triomphé. Désormais les Etats-Unis ne sont plus dans notre alliance une puissance militaire de valeur inconnue. Leurs soldats que nous savions en nombre pratiquement illimité, sont de première valeur. Les effectifs, transportés en avril et en mai, nous avaient d'autre part montré nos communications atlantiques assurées au point que, chaque jour, de nombreux milliers d'hommes peuvent en moyenne débarquer dans nos ports. Force est donc d'aboutir à cette constatation paradoxale en apparence seulement : Depuis l'été de 1914, jamais l'ennemi n'a été plus près de Paris, et jamais notre victoire n'a apparu plus certaine.

### Leur manière et la nôtre

Une image d'une rare puissance nous est donnée ce soir pour symboliser notre cause, au moment même où dans les alentours des champs catalauniques elle va subir l'épreuve décisive.

A la demande du pape Benoît XV, le gouvernement anglais avait hier interdit à ses avions la ville de Cologne, où devaient se dérouler les processions de la fête de Dieu. Nos amis de Londres ont pris la décision demandée sans exiger du gouvernement allemand la réciprocité. Mais il va de soi que si le moindre sentiment d'honneur était ressenti à Berlin, la journée d'hier eût dû être considérée comme une véritable Trêve de Dieu. Nos ennemis ont passé outre. Leur canon à longue portée a continué son œuvre et l'une de nos églises parisiennes vient d'être frappée d'un obus. Les artilleurs germaniques, nous en sommes sûrs, n'ont pas cherché ce point de mire. Plutôt que de l'atteindre, nous n'en doutons pas, ils se fussent abstenus de tirer.

Le résultat obtenu par eux est le digne châtiment de leur manque de chevalerie. Que marque-t-il sinon, qu'attachés à leur proie, ils sont prêts, pour l'emporter, à ruiner la civilisation commune? La trêve de Dieu du moyen âge, intervenant dans un monde de rapine et de combat, l'incitait périodiquement à s'élever au-dessus de l'égoïsme forcené, à considérer les choses sous leur aspect éternel. Aucune voix assez puissante ne s'élève, aux temps où nous sommes, pour imposer la trêve de Dieu, mais les églises, les cortèges de femmes et d'enfants sont quand même un appel que nous savons entendre. Il est démontré que nos ennemis n'y sont pas sensibles. La cathédrale de Reims le disait déjà. Une église parisienne ajoute à son témoignage.

*L'Echo de Paris.*

PERTINAX.

### Leur objectif

Justes observations et précieux renseignements extraits d'un article de Barrès, publié dans *l'Echo de Paris*, au commencement de juin :

Il est à remarquer d'ailleurs qu'autant l'opinion allemande s'était exaltée lors de l'offensive du 21 mars, autant elle demeure circonspecte depuis l'attaque du 27 mai. On peut distinguer dans les journaux de nos ennemis la pensée de leur commandement. Le 26 mai, à la veille même du déclenchement, la *Gazette de Francfort* exposait nettement les vues du grand quartier allemand : "Nous cherchons avant tout à atteindre l'armée française de campagne et à obtenir certains résultats d'ordre militaire et politique qui ont pour nous plus de prix que la conquête de la Manche à Calais... Il faut que ce nouveau coup atteigne la France au moment où, après les défaites anglaises, elle reste presque seule à faire la guerre, seule à en supporter le faix et les misères, seule à verser son sang

sur les champs de bataille pour satisfaire les politiciens qui la gouvernent. L'offensive allemande cherchera donc à atteindre la nation qui a la plus grande part de responsabilité à la prolongation des horreurs présentes..."

Ce curieux article, que je voudrais citer tout entier et compléter par d'autres du même ton qui l'étaient, est caractéristique des espoirs nourris par nos ennemis. Ils attendent de leur offensive des résultats militaires et politiques. Ils sont convaincus que l'opinion française ne supporterait pas sans faiblir un échec grave. Ils attendent leur succès d'une défaillance morale de l'Entente, autant que de leur force guerrière.

En même temps que paraissait cet article de la *Gazette de Francfort*, les journaux d'outre-Rhin publiaient avec complaisance des informations transmises de Suisse et relatant des scènes d'émeute à Paris, à Saint-Etienne ou à Lyon. (J'en viens, de Lyon, et je vous assure que la population y est tout au calme et à l'union sacrée.) Ils annonçaient la révolution prochaine et faisaient prévoir la chute à brève échéance du ministère Clemenceau, "en qui seul s'incarne encore l'esprit de résistance français."

Ce concert perd toute sa valeur pour ceux qui savent jusqu'à quel point la presse allemande est un instrument entre les mains de son gouvernement.

### La pieuvre allemande

Il manque à la Suède, observe Pestinax dans *l'Echo de Paris*, — comme à la plupart des neutres — une claire notion de son devoir, de ce que réclame son indépendance. Ce n'est pas seulement la liberté de la France qui est l'enjeu des présentes batailles: c'est la liberté de tous les peuples.

Qu'ils regardent l'Empire allemand. Le cadre de la servitude est tout préparé pour les recevoir. D'avance on peut dire quelle serait la place assignée à chacun, au cas où notre alliance succomberait.

En premier lieu, viennent les alliés-asservis: Autriche, Bulgarie, Turquie. Ce sont les associés inférieurs de l'entreprise, à laquelle certaines castes nationales ou sociales les ont liés. Ils ont abdiqué toute ambition de développement indépendant. En échange de cette renonciation, ils recevront quelques profits matériels et quelques belles apparences de "co-dominatation."

Le second groupe est formé par les pays neutres que l'Allemagne, par le moyen de son emprise économique, veut faire entrer dans l'orbite de son empire: Suisse, Suède, Hollande, Danemark, etc... Le mot d'ordre est ici: "Oubliez votre nationalité et vous survivrez peut-être."

Le troisième groupe est composé des pays conquis, auxquels une façade autonome a été laissée ou donnée: Finlande, Ukraine, etc...

Dans le quatrième groupe, il faut ranger les pays

conquis où la classe supérieure s'allie à l'Allemagne contre le reste de la population: les provinces baltiques par exemple.

Enfin, distinguons les vaincus qui ne bénéficient d'aucune confiance: la Pologne.

Suivant la qualité d'âme de chaque peuple, suivant les services qu'il peut rendre, la catégorie où il doit entrer se révèle. Et selon que l'Allemand espère dans sa docilité ou en désespère, s'agrandit ou diminue le cercle des libertés mineures qu'il lui laisse. Grand ou petit, c'est toujours un cercle de servitude.

La France, l'Angleterre, les Etats-Unis, l'Italie versent aujourd'hui leur sang pour des nations plongées dans une profonde torpeur, et qui saissent à peine le sens de l'œuvre rédemptrice. Plus grande tragédie peut-elle exister?

### Aveux allemands

On se souvient des déclarations du fameux Dr Muehlton, l'ancien directeur des usines Krupp, dont tous les journaux ont parlé, comme révélant bien la préméditation de l'Allemagne et du Kaiser dans la décision de la guerre. Voici encore quelques réflexions extraites d'un livre que cet allemand bien authentique, mais plus honnête que bien d'autres, vient de publier à Zurich. Ce sont des notes écrites au jour le jour dans le premier mois de la guerre:

5 août

Je recueille mes pensées et je trouve que l'invasion de la Belgique équivaut pour nous à une effroyable perte au point de vue moral.

Je trouve que nous avons agi avec plus de cynisme que n'en a jamais montré Bismarck, et qu'une guerre victorieuse serait loin de nous rendre la confiance de l'Europe et du monde.

18 août

Ce ne sont pas les Français qui ont menti lorsqu'ils ont parlé de leur entrée en Alsace et de la joie des populations à leur arrivée. Les menteurs, c'est bien plutôt nous. La vérité est que, tandis que les Alsaciens et Lorrains étaient officiellement couverts d'éloges pour leur loyalisme allemand (ceci afin de les discréditer aux yeux des Français), les rapports des autorités militaires et civiles d'Alsace-Lorraine disaient exactement le contraire.

25 août

Si les Allemands réussissent à établir leur hégémonie en Europe, nous assisterons à la fuite des Européens. Les coins les plus reculés d'Europe seront les plus recherchés, et s'il n'y a pas un endroit dans l'Ancien-Monde qui échappe à l'administration allemande, alors ce sera une émigration générale vers les pays d'outre-mer dans toutes les directions, pourvu qu'elles conduisent à des lieux épargnés des Allemands. Ce n'est que si l'invasion, comme celles d'autrefois, reflue vers son point de départ que la vie pourra devenir possible en Europe.



## A LA GLOIRE DES AMERICAINS



Les pessimistes, qui amoindrissent la valeur de l'effort des Américains, dans la guerre de la civilisation contre la barbarie, en seront encore une fois pour leur peine.—Les Etats-Unis ont maintenant plus d'un million d'hommes en France, et voici comment on y appréciait leur concours au commencement du mois dernier, d'après le seul *Echo de Paris*:

MAURICE BARRES:

“On ne dira jamais assez, en effet, le don de soi-même que fait l'Union Américaine, le merveilleux dévouement avec lequel elle entend servir la cause des nations libres, la valeur physique et morale de ses nouveaux contingents. Cette valeur est telle qu'il est possible d'utiliser d'une façon presque immédiate les troupes qui nous arrivent des Etats-Unis et qu'après un court stage dans la tranchée elles sont en mesure de figurer avec honneur sur le champ de bataille.

“Je ne parle là de rien que je n'aie vu de mes yeux ou connu par les témoins les plus sûrs. Avec quelle émotion d'admiration et d'amitié j'ai eu l'honneur de visiter au pays de Jeanne d'Arc et dans les forêts du Toulois ces nobles gens qui viennent sur notre sol défendre leurs intérêts, les nôtres et la cause de l'humanité. On ne peut pas imaginer des êtres en meilleur état physique, qui nous aiment et que nous aimons, et singulièrement redoutables pour le Boche, dont ils méprisent l'indignité barbare.

“A cette heure, les Américains tiennent des secteurs en Lorraine, en Woevre et en Picardie, et ils se battent sur la Marne. Le communiqué du 4 juin signalait leur magnifique contre-attaque dans le bois de Veully-la-Poterie. Nul doute que, dans la grande lutte prochaine, ils ne jouent plus seulement un rôle épisodique, mais un rôle essentiel.

“On conçoit donc l'extraordinaire opportunité et efficacité des décisions du Conseil de guerre interallié de Versailles sur la répartition et la prompt utilisation des troupes américaines. On conçoit qu'il ait tenu à exprimer sa gratitude au président Wilson, qui hâte de manière inespérée les départs des légions américaines. On conçoit que Clemenceau ait répété, mardi encore, à la Chambre: “Le concours américain décidera de l'issue de la guerre.”

EUGENE TARDIEU:

“J'ai causé ensuite avec les mitrailleurs américains, qui sont de beaux gaillards aux torses longs, aux jambes musclées, aux mouvements souples, chez qui une certaine nonchalance apparente succède une activité précise, qui va directement au but et bouscule tous les obstacles. Je leur demandais leurs impressions, que j'imaginai très fortes après un pareil coup. Mais ils ne comprenaient pas grand chose, je le

voyais bien, à mes questions qui leur paraissaient d'une babauerie méprisable et oiseuse. Ils sont venus chez nous pour faire la guerre, ils la font et voilà tout. Mais ils veulent la faire vite et à fond, comme on veut se débarrasser d'une besogne nécessaire mais ennuyeuse. Ils n'ont pas, comme nous, le goût du panache, de la tenue, ils n'ont pas été dressés comme nous dans des casernes à astiquer des boutons et des cuirs, à aligner des paquetages, ils n'ont pas le goût de balayer la cour du quartier. Ils n'ont pas non plus comme les Anglais qui l'ont si fort, le goût de transformer en home comfortable leur cantonnement provisoire. Quand ils n'ont rien à faire ils se vautrent dans l'herbe en fumant leur pipe. Peu enclins aux besognes serviles, ce sont des citoyens libres qui n'estiment dans l'effort que celui qui rapporte beaucoup. Ils ont la haine du Boche en qui ils voient l'ennemi de l'ordre et de la paix, le grand gêneur du monde entier qui les a obligés de quitter leurs affaires pour venir ici le châtier. Et de cela ils sont froidement résolus à tirer une éclatante vengeance. Ils ne nous comprennent pas encore tout à fait, car sans doute ils trouvent que nous perdons bien du temps à bien de choses inutiles, mais ils nous admirent à cause de Verdun, à cause de notre attachement à notre patrie, qu'ils trouvent belle. Ils fraternisent volontiers avec nos soldats dont l'entraîn les amuse. Et nos soldats les aiment, car ils ont reconnu en eux, comme l'a si bien dit notre général, de véritables guerriers...”

LE GENERAL CHERFILS :

Les troupes américaines prennent une part de plus en plus active et plus large à nos contre-attaques. Elles les mènent avec une vigueur et un succès qui renouvellent leur exploit de Cantigny. Il est admirable que leurs hommes, si vigoureux et si vaillants qu'ils soient, aient pu aussi vite se transformer en soldats et puiser, dans la fusion intime d'une affectueuse camaraderie de combat, des qualités d'habileté et d'expérience aussi réelles.

MAURICE BARRES:

J'ai eu plusieurs fois l'impression, pendant les dures journées que nous traversons, que l'opinion publique n'attachait pas à ce qu'on peut appeler le facteur américain toute son importance. Méfiance



d'une armée improvisée et toute neuve, impatience d'une échéance qu'on imagine trop lointaine, voilà me semble-t-il les deux raisons qui empêchent de très bons esprits de trouver dans l'intervention américaine tout le réconfort qu'elle porte en soi. Mais je demande à chacun de se renseigner auprès de ceux qui savent, et chacun s'entendra certifier que la collaboration de nos amis dépasse en qualité et en quantité ce que nous pouvions espérer. Je me réserve de vous en apporter des témoignages certains. L'armée américaine n'est pas une lointaine et incertaine espérance, mais une présente et sûre réalité.

André Beaunier expose à la fois la valeur du concours américain et l'embarras qu'il cause à nos ennemis :

La jeune armée américaine reprend des villages; la grande armée américaine est en route. Un journal bavarois écrit : "Pour nous, Allemands, nous aurions tort de rester indifférents aux efforts de l'Amérique..." Ils auraient tort! Peut-être commencent-ils à méditer ce que disait M. Lansing il y a quelques mois: L'Amérique n'a jamais abandonné avant de l'avoir achevée, une tâche entreprise par elle. Nous sommes résolus à fermer nos mâchoires, à serrer nos poings, à y aller de toutes nos forces!" Il y a quelques mois, l'Allemagne ne croyait pas à l'armée américaine. Elle y croit maintenant. C'est pour devancer l'afflux total de cette armée qu'elle a lancé ses rudes offensives. Et c'est pour calmer l'opinion publique, émue enfin, qu'elle envoie des sous-marins en vue de New-York: démonstration vaine et analogue à celle du gros canon qui bombarde Paris et ne le tue pas. L'Allemagne avait méprisé l'armée anglaise; elle aura méconnu l'armée américaine: un revirement d'estime et de crainte lui est imposé par les faits. Et que voit-elle? Sa politique renversée! Tous ses calculs dérivent d'une croyance positive à l'égoïsme universel. L'Angleterre opulente et heureuse allait-elle risquer sa fortune et son bonheur dans une partie incertaine? et l'Amérique se déranger de ses affaires si fructueuses? Or, il arrive qu'au delà de leurs intérêts particuliers l'Angleterre et l'Amérique aperçoivent un idéal digne de leur zèle: un idéal de justice et de liberté pour le monde. Ce n'est pas tout; mais il arrive que cet idéal se confonde avec un sentiment terrible et qui se résume en ce très peu de mots: l'exécration de l'Allemagne. Et, pour l'Allemagne, il y a là de quoi frémir. Une offensive réussie, quelques bateaux coulés au large de New-York, ce n'est pas cela qui compense l'inconvénient d'être désormais l'horreur du genre humain, lorsque les nations les moins portées à la guerre, mais suscitées par la haine de l'Allemagne, deviennent soudain pays de soldats. Nous avons nos angoisses: l'Allemagne en a de pires!

TRIBUNE DE NOS LECTEURS

*Avis préliminaire.*—Nous ouvrons cette tribune à toute communication de nos lecteurs pouvant intéresser le public canadien et lui être utile. Nous exigeons un nom responsable pour toute correspondance se rapportant à des faits d'actualité. Le secret professionnel sera dans ce cas fidèlement gardé, si on en exprime le désir. Toute communication se rapportant, non pas à des faits où à des personnes, mais à des questions plutôt théoriques de principes où de science, sera reçue et publiée, même sans nom responsable, si les directeurs de la revue estiment que cette publication est utile aux lecteurs.

Concours et jeux d'esprit

Les revues même les plus sérieuses ont toujours réservé un peu de leur espace aux jeux d'esprit. La VIE CANADIENNE offrira souvent à ses abonnés des concours: anagrammes, mots carrés, charades, rebus; et un livre nouveau sera donné en prime à chacun des deux premiers correspondants à nous envoyer la réponse exacte. Pour commencer, voici un mot carré que nous proposons à ceux qui aiment ce genre de récréations :

MOTS CARRÉS

— — — — —  
 — — — — —  
 — — — — —  
 — — — — —  
 — — — — —

Une grande université;  
 Joli prénom à l'italienne;  
 Crimes qu'on hésite à citer;  
 Géant de force surhumaine;  
 Arme que ne sut éviter  
 Le roi sauvage de la plaine.

On est prié d'adresser les réponses à : "Jeux et Concours", à La Vie Canadienne, Québec.

AIME TON PAYS

Ayme l'estat tel que tu le vois estre :  
 S'il est royal, ayme la royauté,  
 S'il est de peu, ou bien communauté,  
 Ayme l'aussi, car Dieu t'y a fait naistre.

Du Faur de Pybrac

# ***La Vie Canadienne***

RELIGION—POLITIQUE—SCIENCES—ARTS

Avec une liste de collaborateurs distingués comme celle qu'elle présente au public, cette nouvelle revue donne des garanties de son caractère, et elle comble une lacune dans le champ du journalisme canadien-français.

# ***La Vie Canadienne***

REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Empressez-vous d'envoyer votre souscription, si vous voulez avoir les premiers numéros qui s'écouleront rapidement. L'abonnement est de \$4.00 par année; pour le clergé, les communautés, et les instituteurs, le prix de l'abonnement annuel est de \$3.00.

# ***La Vie Canadienne***

EST EN VENTE PARTOUT EN CANADA

La revue est publiée le jeudi et est en vente à 10 cents le numéro, dans les principaux dépôts de journaux du Canada et des États-Unis, mais plus particulièrement à Québec, Montréal, Ottawa, Sherbrooke, Trois-Rivières, Fraserville, St-John, Fredericton et Halifax.

# Construisez des Navires



**Si Vous Etes Exempté du Service Militaire, Vous Pouvez—Quand Même—Aider à Gagner la Guerre.**

La Construction de Navires est devenue une des Industries les plus importantes du Canada. Dans nos Chantiers maritimes, malgré les bons gages, la Main-d'oeuvre fait défaut.

## ON DEMANDE DES OUVRIERS

### Métiers Demandés :

Constructeurs de cale-sèche  
Hommes de chantier  
Enfonceurs de piliers  
Equarrisseurs  
Tailleurs de pierre  
Plombiers  
Carriers  
Plâtriers  
Peintres  
Décorateurs  
Gréeurs  
Faiseurs d'Auvents et de Tentes  
Machinistes  
Constructeurs de Moulins

Forgerons  
Artisans  
Maréchaux-Ferrants  
Répareurs d'Autos  
Charrons  
Monteurs  
Charpentiers  
Constructeurs de chaudières  
Constructeurs de ponts  
Constructeurs de réservoirs  
Riveurs  
Briqueteurs  
Ebénistes  
Menuisiers  
Mouleurs

### Navires d'Acier :

J. Coughlan & Sons  
Vancouver, B.C.  
Wallace Shipyards Limited  
Vancouver, B.C.  
Port Arthur Shipbuilding Co.  
Port Arthur, Ont.  
xMidland Shipbuilding Co.  
Midland, Ont.  
xBritish-American Shipbuilding Co. Ltd.  
Welland, Ont.  
xCanadian Allis-Chalmers Ltd.  
Bridgeburg, Ont.  
Collingwood Shipbuilding Co. Ltd.  
Collingwood, Ont.  
Polson Iron Works Limited  
Toronto  
xNouveaux chantiers et plus d'opportunités.

### Navires en Bois :

The Great Lakes Dredging Co. Ltd. Fort William, Ont.  
Toronto Shipbuilding Limited  
Toronto, Ont.  
Fraser, Brace & Co. Limited  
Montréal, Qué.  
Three Rivers Shipyards Limited,  
Trois-Rivières, Qué.  
Quinlan & Robertson Limited  
Québec, Qué.  
Quebec Shipbuilding Co. Ltd  
Québec, Qué.  
Grant & Horne,  
St-Jean, N.B.  
The Southern Salvage Co. Limited  
Liverpool, N.E.

Il se peut que le métier que vous exercez soit allié à ceux requis pour la construction des navires, si oui, votre Devoir Patriotique est clair.

*S'adresser dès maintenant à l'un de ces chantiers maritimes.*

**Joignez un Chantier Maritime**  
Si vous ne travaillez pas à l'agriculture

Emis par "The Imperial Munitions Board," Ottawa.



---

# 1918

---



**29 AOUT - 7 SEPTEMBRE**

*“L'ANNÉE DE L'ÉVEIL NATIONAL”*

---

Les Expositions sont des boulevards qui conduisent à la Prospérité.

Les Expositions sont des étandards de Progrès.

Les Expositions sont des  
moyens de Développement.

Les Expositions ont pour but le Progrès Rapide.

---

## L'Exposition Provinciale de Québec

---

Le plus grand événement annuel  
de la Province

---

M. L.-A. CANNON, C.R., M.P.P.

*Commissaire-Président.*

GEORGES MORISSET,

*Commissaire-Secrétaire.*

*Un magnifique musée de guerre appartenant au gouvernement fédéral est maintenant installé au  
Parc de l'Exposition*